

Arnobé lecteur de Varron (*Adu. nat.* III)*

Le livre III, où commence l'attaque d'Arnobé contre les dieux païens (elle se poursuivra au livre IV), est solidement construit. Il se compose de deux grandes parties : une critique de l'anthropomorphisme (caractères physiques, chapitres 6-19, et activités des dieux, 20-22), puis une analyse de plusieurs divinités, puissances de premier plan ou figures secondaires de la religion romaine (29-41), où l'auteur prend un malin plaisir à relever les contradictions des théologiens. Entre les deux, un épilogue (23-28) en forme d'«exégèse», *interpretatio* (3, 25, 1), met déjà en œuvre les procédés de la deuxième partie, l'étymologie et la définition, pour montrer que les dieux, tenus à tort pour «protecteurs», non seulement ne protègent rien, mais font, en réalité, le malheur des mortels. Avec le chapitre 23, l'apologiste change de source : à l'exploitation intensive de Cicéron, dont le *De natura deorum* fournit, pour l'essentiel, les arguments employés contre l'anthropomorphisme¹, succèdent une, peut-être d'autres sources, plus grammaticales, qui pratiquent le recours constant à la définition étymologique, et sur lesquelles il est beaucoup plus délicat de mettre un nom. Il y a donc, et le fait est assez surprenant, un décalage entre la composition très apparente du livre et l'utilisation des sources, comme si le nouvel esprit qui anime les chapitres 29 à 41 inspirait déjà le développement consacré aux divinités tutélaires, dieux «spéciaux» ou grands dieux, et que le bref ensemble des chapitres 23-28 joue un rôle central, et fasse figure de pivot dans l'économie du livre.

Arnobé lecteur de Varron ? Le caractère provocant de cet intitulé n'échappera à personne — du moins dans le public restreint qu'il a conservé. Car,

* Nos remerciements vont à Lucienne Deschamps, qui nous a fait l'amitié de relire ces pages.

1. H. LE BONNIEC, «L'exploitation apologétique par Arnobé du 'De natura deorum' de Cicéron», *Présence de Cicéron, Caesarodunum*, 19 bis, 1984, p. 89-101.

dans le nouvel *auctor* mis à contribution à partir du chapitre 23 et, plus encore, dans la seconde partie du livre, on n'a pas manqué, depuis la fin du siècle dernier, de reconnaître le fantôme de Cornelius Labeo. À cet auteur «mythique», de date imprécise, dont le nom servit à couvrir ce qui, dans les sources de l'*Adu. nat.*, reste énigmatique, Arnobe devrait toute sa connaissance de Varron, qu'il n'aurait jamais utilisé que par son intermédiaire². Depuis, la tendance s'est inversée : le «mythe labéonien» a été attaqué par F. Tullius, A.J. Festugière, G.E. McCracken, P. Courcelle³ et, plus modérément, par H. Le Bonniec. Mais le dernier éditeur de Labeo, P. Mastandrea, soutient, sur des bases que nous jugeons fragiles, la thèse révisionniste d'une «presenza massiccia di idee labeoniane» chez Arnobe⁴. La question se complique encore du fait que l'inspiration d'Arnobe n'est pas une. Outre le recours à Varron, qu'on devine omniprésent chaque fois qu'il est question d'«antiquités divines», Arnobe, homme de son temps, n'échappe pas à la fascination de la pensée contemporaine, même s'il s'agit de s'en libérer et de rejeter la théologie solaire du paganisme tardif⁵. Là encore, quelle est sa source ? Labeo, homme de vaste érudition, «sorte de Varron modernisé»⁶, adepte du néoplatonisme, serait l'intermédiaire idéal pour opérer la synthèse entre la science grammaticale du premier et la spiritualité syncrétiste du second. Comme si Arnobe en avait été par lui-même incapable, ce qui reste à démontrer.

Nous voudrions, sans reprendre dans sa totalité un sujet aussi ambitieux, en examiner un aspect particulier : les étymologies d'Arnobe au livre III sont-elles varroniennes ? Qu'il y ait «pillé» Varron, le fait est allégué plus que démontré⁷. Il reste à préciser l'étendue de ces emprunts et, surtout, la manière dont Arnobe y a procédé : par une lecture directe des *Antiquités*, ou par

2. Les principaux tenants de cette thèse sont G. KETTNER, *Cornelius Labeo. Ein Beitrag zur Quellenkritik des Arnobius*, Progr. Pforta, Naumburg, 1877 ; W. KAHL, «Cornelius Labeo. Ein Beitrag zur spätromischen Literaturgeschichte», *Philologus*, Suppl. V, 1889, p. 717-806 ; W. KROLL, «Die Zeit des Cornelius Labeo», *Rh M*, 71, 1916, p. 309-357 ; et «Arnobiusstudien», 72, 1917-18, p. 62-112. Pour la position du problème et une bibliographie plus complète, cf. G.E. McCracken, *Arnobius of Sicca* (trad. sans texte), Westminster, 1949, p. 35 et 38-41, et H. LE BONNIEC, I, 1982, p. 48-51, dans la Coll. des Universités de France, pour laquelle nous préparons avec lui l'édition du livre III (c'est ce texte que nous citons).

3. F. TULLIUS, *Die Quellen des Arnobius im 4., 5. und 6. Buch seiner Schrift «Adversus nationes»*, diss. Berlin, 1934 (pour le livre III, p. 67-74 et 99) ; A.J. FESTUGIÈRE, *Hermétisme et mystique païenne*, Paris, 1967, p. 261-312 (réimpr. de «La doctrine des 'uiri noui'...», 1940) ; P. COURCELLE (*infra*, n. 56).

4. *Un neoplatonico latino, Cornelio Labeone*, EPRO, 77, Leyde, 1979 (spécialement p. 108-113). La date de Labeo a flotté entre l'époque de César et le IV^e siècle. L'auteur fait de lui un représentant de l'école néoplatonicienne de la deuxième moitié du III^e siècle, contemporain de Porphyre qui vécut à Rome de 263 à peu avant 305 (p. 7 et 193).

5. Par exemple en 3, 30, pour réfuter que Jupiter soit le Soleil, et 33 : Liber, Apollon, le Soleil ne sont pas le même dieu sous trois noms différents.

6. Conclusion de P. DE LABRIOLLE, *La réaction païenne*, Paris, 1934, p. 297-301.

7. L'expression est d'H. LE BONNIEC, I, p. 48 (liste des références, n. 3). Mais bien optimiste est McCracken pour qui, p. 38, «that Arnobius utilized Varro presents no special problem».

l'intermédiaire de Cornelius Labeo ? La question n'est pas si simple. Arnobe ne nomme nulle part Labeo – ce qui, déjà, est un indice. En revanche, il nomme souvent Varron, et avec admiration. Mais, aux esprits ingénus, on répondra qu'il ne nomme pas sa source, mais, comme Macrobe, la source de sa source⁸ et que, s'il ne nomme pas Labeo, c'est justement la preuve qu'il l'a utilisé ! Bref, il importe, au-delà de ces arguties, de revenir au texte, de dresser une liste des emprunts et de traiter Arnobe sans *a priori*, comme Tertullien et Augustin, apologistes auxquels on ne saurait dénier le droit d'avoir lu Varron dans le texte⁹, en interposant entre eux et l'une de leurs sources majeures l'écran d'un Labeo.

Notre liste – Arnobe procède par listes – commence, en 3, 23, 3-4, avec Mater Matuta qui, en l'absence d'étymologie, ne nous intéresse qu'indirectement, et Consus, le dieu du (bon) conseil : *salutaria et fida consilia nostris suggerit cogitationibus Consus*. C'est l'étymologie reçue, celle de tous les écrivains, de Verrius Flaccus à Servius et Augustin, si banale qu'elle paraît tombée dans le domaine public et qu'on oublie son origine varronienne¹⁰. Car c'est Varron qui l'a imposée¹¹ au détriment de l'explication par *condere*¹² : à la fin de la République, Consus, réinterprété en Poséidon Hippios (Liv. 1, 9, 6 *Neptuno Equestri*), a cessé d'être compris. On ne voit plus en lui le dieu qui, de son autel souterrain du Cirque, veille à «l'enfouissement» du grain dans le silo. D'une mauvaise lecture de l'inscription (par lui-même ou par sa source),

8. McCracken, p. 259, n. 302, qui soupçonne que l'affirmation se fonde «in large part on the silence as to Labeo». Cf. J. FLAMANT, *Macrobe et le néo-platonisme latin*, EPRO, 58, Leyde, 1977, p. 2 sq. et 646.

9. Cf. H. HAGENDAHL, *Augustine and the Latin classics*, Göteborg, 1967, II, p. 589-630 ; J.H. WASZINK, «Varrone nella letteratura cristiana dei primi secoli», *Atti del Congresso internazionale di Studi varroniani*, Rieti, 1976, I, p. 209-223.

10. FEST. PAUL. 36, 19 *Consualia* (cf. VARR. LL 6, 20)... *in honorem Consi... quem deum consilii putabant* ; OV. *fast.* 3, 212 sq. *consilium... / consilium dederat* ; PLUT. *Rom.* 14, 3 Κῶνσον εἶτε βουλαῖον ; TERT. *nat.* 2, 11, 10 *a consiliis Consum* (dont la source principale est Varron, cf. 2, 1, 8) ; *spect.* 5, 5-7 (d'origine varronienne, directe ou indirecte, à travers Suet.) : *Conso... deo, ut uolunt, consilii... probum plane consilium* (le rapt des Sabines)... *et nunc ara Conso illi in circo demersa est... sub terra cum inscriptione eius modi : Consus consilio* ; SERV. *Aen.* 8, 636 *Consus autem deus est consiliorum... ut ostendatur tectum esse debere consilium... ut tegetur in tum de raptu consilium* ; AUG. *ciu.* 4, 11, p. 161 D *Consus praebendo consilia*. D'origine étrusque pour A. ERNOUT, *Philologica II*, Paris, 1957, p. 173-178.

11. Cf. l'éd. de B. CARDAUNS, *M. Terentius Varro, Antiquitates Rerum Diuinarum*, I : *Die Fragmente* ; II : *Kommentar*, in *AAWM*, 1976 (cité Card.), frg. 140 et IX a. Nous avons en outre mis constamment à profit, pour cette enquête, G. RADKE, *Die Götter Altitaliens*², Münster, 1979 ; et R. MALTBY, *A lexicon of ancient Latin etymologies*, Leeds, 1991.

12. Qui persiste chez DION. HAL. 2, 30, 3 et 31, 3 ; c'est le dieu des «desseins cachés», ἀπορρήτων, κρυφίων βουλευμάτων ; LYD. *mag.* 1, 30, p. 31 W ἀπὸ τοῦ κόνδερε οἶονεὶ τοῦ κρύπτειν, et, plus voilée, chez Serv. (*TECTUM, tegetetur*).

Varron aura tiré l'étymologie promise à un si bel avenir : *Consus consilio*, pour *consiuio*¹³.

L'étymologie de Flora, nommée peu après, *bene curat ut arua florescant* (3, 23, 6), est moins évidente qu'il n'y paraît : Ovide, trop ingénieux, voit dans son nom celui de la nymphe *Chloris*¹⁴. Mais Varron dit doctement : *florentibus frumentis deam Floram*¹⁵. Les deux passages d'Augustin, sur Consus et Flora, sont peu éloignés l'un de l'autre. Arnobe, lui aussi, traitant, dans la même page, des deux divinités, a pu s'inspirer de deux textes voisins de Varron. Mais, plus curieux encore, Augustin énumère, dans la même phrase, Flora et Matuta. Sans doute suit-il, chronologiquement, la maturation du blé : Flora le fait fleurir, Lacturnus le rend laiteux, enfin *maturescentibus deam Matutam* (Card. 175). On reste cependant songeur quand on voit les deux déesses voisiner également chez Arnobe. Mais Matuta, dont le nom ne résulte, il est vrai, que d'une correction, la seule satisfaisante, au demeurant, y est dotée d'un signalement qu'on ne retrouve nulle part ailleurs : elle y est protectrice des navigateurs¹⁶. Nous nous garderons bien, sur ce point, de faire intervenir Varron. La destinée de Mater Matuta est chargée de vicissitudes : déesse italique de l'Aurore, incomprise d'une religion qui avait perdu tout sens cosmique, elle a été reconvertie en déesse de la maturation, par Verrius Flaccus¹⁷ comme par Varron. Mais l'*interpretatio Graeca* l'a assimilée à Leucothéa, déesse marine, mère de Palémon identifié à Portunus. C'est cette figure hellénisée qui s'est imposée à Ovide¹⁸. Déesse de la mer, déesse des marins : les deux propositions ne sont pas équivalentes. Poséidon répond à la première définition, mais pas à la seconde. Pourtant, de l'une à l'autre, on glisse aisément. Arnobe a cédé à cette dérive, par une exploitation tendancieuse du texte d'Ovide¹⁹. Varron n'y est pour rien. Mais la liberté prise par l'apologiste est révélatrice. En

13. A. VON BLUMENTHAL, «Die Inschrift des Consualtares im Circus Maximus», *ARW*, 33, 1936, p. 384 sq. «*Consus* und die *Consualia*» ont fait l'objet d'une *retractatio* de la part de G. RADKE, «Beobachtungen zu frühromischen Vorstellungen», *WJA*, 17, 1991, p. 177-185 : outre le rejet hypercritique de l'inscription, il nous paraît hasardeux, en l'absence de la moindre preuve, de retirer l'étymologie à Varron pour l'imputer à Cornificius. Des textes de notre n. 10, quatre sont indubitablement varroniens : Plut. (cf. les autres étymologies citées par R. Flacelière, *Les Belles Lettres*, p. 55) ; Tert. (*bis*), Aug. Ce que nous croirions volontiers, c'est que Varron (cf. n. 76) proposait concurremment les deux étymologies, *condere, consilium* : la postérité a surtout retenu la seconde, soit par une simplification abusive (cf. l'analyse de Saturne par Ch. Guittard, *infra*, n. 51), soit, plutôt, parce que lui-même l'avait privilégiée.

14. *Fast.* 5, 195 sq. *corrupta Latino / nominis est nostri littera Graeca sono*.

15. AUG. *ciu.* 4, 8, p. 156 D = Card. 172 (cf. *RR* 1, 1, 6).

16. ARN. 3, 23, 3 *per maria <Matuta> tutissimas praestat commeantibus navigationes*.

17. FEST. PAUL. 109, 4 *Matrem Matutam... et maturum* ; 112, 24 *unde et Mater Matuta et poma matura* ; 155, 20 *Mater Matuta... quae sunt matura*.

18. *Fast.* 6, 543 sq. *numen eris pelagi, natum quoque pontus habebit, / in uestris aliud sumite nomen aquis*. Déjà CIC. *ND* 3, 48 ; cf. SCHOL. STAT. *Theb.* 1, 12 *Leucothea... quae postmodum in marinam deam conversa est et uocatur Mater Matuta*.

19. Nous relevons la même dérive dans G. Bardy, *Bibl. Augustinienne*, 33, p. 554, n. 3 à *ciu.* 4, 8 : «Ovide... fait [de Matuta] une déesse de la mer qui favorise les voyages».

matière d'étymologie, Varron est son maître (Consus, Flora). Cette influence, pourtant, n'est pas exclusive : la grammaire cède le pas à la poésie, quand une référence plus «culturelle» (celle d'Ovide) s'impose au détriment de l'érudition.

Elle revient en force dès les chapitres 25-26, avec une liste de déesses, Unxia, Cinxia, Victa (?) et Potua, puis Laverna. Toutes ressortissent à la catégorie des *di certi*, des menues divinités qui s'absorbent dans l'exécution d'une tâche «déterminée», et qu'il est tentant d'identifier aux *tutelatoribus diis*, ou *diuis tutelaribus* de 3, 24 : deux formules parallèles dont l'une ouvre, l'autre clôt le chapitre et dans lesquelles nous voyons une «traduction» arno-bienne de la terminologie propre à Varron²⁰. Unxia et Cinxia sont deux divinités du mariage²¹, rares l'une et l'autre, tantôt, comme ici, indépendantes, tantôt assimilées à Junon. Elles ne figurent ensemble que chez Martianus Capella, 2, 149, parmi les multiples surnoms de la déesse²². Cinxia est en outre nommée par Fest. Paul. 55, 20²³. Elles président à deux rites du mariage : quand la mariée arrive au domicile conjugal, elle orne les montants de la porte de bandelettes de laine et les «enduit» de graisse ; Cinxia est l'une des indigitations scabreuses de la nuit de noces, qui intervient quand le mari dénoue la ceinture de sa jeune femme, le rituel *nodus Herculeus*.

Leur origine varronienne, même si elle est moins assurée, ne nous paraît cependant pas douteuse²⁴. Cinxia réapparaîtra en 3, 30, 2 dans une liste d'épithètes de Junon (Fluionia, Februtis, Populonia), qu'on peut croire tirée de Varron. Mais deux conjectures additionnées ne font pas une certitude. Plus probantes sont leurs compagnes, que citent Tertullien et Augustin²⁵, dont la source commune est Varron. Le texte d'Arno-be se situe donc dans une nébuleuse varronienne où l'on trouve également la *dea Virginensis*²⁶, doublet de Cinxia – ce qui n'est pas un obstacle : deux protections divines valent mieux qu'une – ou qui assiste (Junon) Cinxia en qualité d'auxiliaire.

20. Vue que confirme l'objection faite aux païens en 4, 10, 3 : *sub tutelatoribus* (seul autre emploi chez Arn.) *diuis, incipient totidem dii esse quot res sunt* (excellente définition de ces divinités hyperspécialisées)... *certas res esse quibus praesint numina*. Cf., s.v. *Indigitamenta*, PETER, dans l'*Ausf. Lexikon* de ROSCHER, II, 1, col. 129-233, et RICHTER, *RE*, IX, 2, col. 1334-1367, avec le tableau de CARDAUNS, p. 186-189.

21. ARN. 3, 25, 1 *unctionibus, inquit, superest Vnxia, cingulorum Cinxia replicationi, Victa* (nous gardons provisoirement ce texte, sur lequel toute la critique moderne a travaillé) *et Potua sanctissimae uictui potuique procurant... nisi postes uirorum adipali unguine oblinerentur ab sponis, nisi uirginalia uincula iam feruentes dissoluerent atque imminentes mariti...*

22. *Iuno pulchra... siue te Lucinam... conuenit nuncupare, nam Fluuoniam Februalemque... Iterducam et Domiducam, Vnxiam, Cinctiam mortales puellae debent in nuptias conuocare... cum postes unguent... et cingulum ponentes... Poplonam...*

23. *Cinxiae Iunonis... quod initio coniugii solutio erat cinguli, quo noua nupta erat cincta.*

24. B. Cardauns ne les classe qu'en appendice, XIV m o ; cf. p. 219.

25. TERT. *nat.* 2, 11, 3 *Fluuionia, quae infantem in utero <nutriat>* et 9 *Domiducam* (très mutilé ; Consus au § 10) ; AUG. *ciu.* 7, 3, p. 276 sq. D *Iuno, quia Iterduca est et Domiduca* (indigitations de la petite enfance, mais du mariage chez Mart. Cap.) = Card. 94, 117, 274.

26. AUG. *ciu.* 4, 11, p. 161 ; 6, 9, p. 264 D *ut uirgini zona soluat* = Card. 150.

Plus difficile est le cas de *Victa* (texte de l'éd. Marchesi) et *Potua*, dont c'est la seule attestation. On y reconnaîtra la déformation, par fausse étymologie, *uictui potuique*, d'une seule et même déesse, *Vica Pota*, vieille divinité romaine de la victoire²⁷ qui avait encore, à la fin de la République et au début de l'Empire, son temple au pied de la *Velia* et sa fête au calendrier. *Asconius*, au I^{er} siècle ap. J.-C., l'interprète toujours avec exactitude, mais il modernise son nom²⁸. *Arnobe*, lui, tombe dans le contresens. Lui, ou sa source, autrement dit *Varron* ? Leur nom s'est vraisemblablement, dans sa liste, substitué à celui de deux autres entités, bien varroniennes celles-là, qui ont les mêmes fonctions : *Educa* (-la, -lia, -sa) et *Potina*²⁹, deux indigitations de la petite enfance, avec lesquelles *Vica Pota*, oubliée et méconnue, est ici confondue.

Pota = *Potua*, cela est évident, mais ne suffit pas à rendre compte de la faute : les premiers termes de chaque série restent sans point de communication. Aussi ferions-nous volontiers intervenir une nouvelle entité, *Vitula*, dont la famille de mots, *uitulari*, *uitulatio* (les cris de joie qu'on pousse rituellement, par exemple à l'occasion d'une victoire), a retenu l'attention des antiquaires, en particulier, par deux fois, de *Varron* : *LL* 7, 107 *uitulantes* (chez *Naevius*) a *Vitula* ; et *RD* XV *Varro... ita refert quod pontifex in sacris quibusdam uitulari soleat* (= grec παναύξειν)³⁰, même si l'on soupçonne l'inverse, et que la déesse est sortie, artificiellement, du rituel. On se trouve ainsi devant deux séquences, *uita uitula uictoria* / *Educa Potina*, qui concernent l'une la victoire, l'autre le boire et le manger. *Victa Potua* se trouve au croisement des deux, déesse unique de la victoire réinterprétée (par *Varron* ?) en donneuse de nourriture et de boisson. Le problème étymologique, pour elle et pour *Vitula*, se pose dans les mêmes termes : le choix entre *uictoria* et *uita*. C'est, on peut le conjecturer, dans un cadre analogue, si ce n'est dans le cadre même de cette discussion, qu'*Arnobe* a pu trouver le nom de *Vica Pota*,

27. Cf. *Cic. leg.* 2, 28 *quodsi fingenda nomina, Vicae Potae potius [uincendi atque potiundi]*. Si c'est une glose, elle est intéressante ; mais *G. RADKE, Die Götter Altitaliens*, p. 336, conserve les deux gérondifs.

28. *LIV.* 2, 7, 12 *ubi nunc Vicae Potae est*. Calendrier préjulien d'Antium, 5 janvier (*A. DEGRASSI, Inscriptiones Italiae*, XIII, 2, Rome, 1963, p. 2 et 391). *ASCON. Pis.* 52, p. 13 Clark *ubi nunc aedis Victoriae est*.

29. *TERT. nat.* 2, 11, 8 ; *AUG. ciu.* 4, 11, p. 161 *in diua Potina potionem ministret, in diua Educa escam praebeat* ; 4, 34, p. 189 ; 6, 9, p. 263 D ; cf. *NON.* 155, 15 (et 770, 1) *Edusam et Potinam deas praesides uult haberi puerorum Varro Cato uel de liberis educandis : «cum primo cibo et potione initiarent pueros, sacrificabantur ab edulibus Edusae, a potione Potinae nutrici»* ; *DON. Ter. Phorm.* 49 *legitur apud Varronem initiari pueros Eduliae et Poticae...* (*Card.* 114, XIV a m). Une partie du livre XIV des *Antiquités* se rapportait *ad ea, quae sunt hominis, sicuti est uictus...* (*AUG. ciu.* 6, 9, p. 266 D = *Card.* 88). Faut-il rapprocher de *RR* 1, 1, 5 *necessari ad uictum ; ab his enim cibus et potio...* (*Card.* XVI b) ?

30. *MACR. Sat.* 3, 2, 11 = *Card.* 223. Pour l'étymologie (outre *uoce laetari*) : *Piso ait uitulam uictoriam nominari... quidam nomen eius animaduersum putant quod potens sit uitae tolerandae... quia frugibus uita humana toleratur* (§14-15). Tout le développement doit venir de *Varron*, y compris la référence initiale, sur l'emploi du verbe *uitulari* chez *Fabius Pictor*.

réinterprété par lui, ou déjà par sa source, dans le second sens, à l'exclusion du premier.

D'autant que le rapprochement suggéré avec *Vitula* n'est pas sans rendre quelque valeur à la leçon du manuscrit *P, uita*. La correction *Victa*, due à Sabaeus, s'est imposée aux éditeurs modernes. Mais elle n'a pour elle que la tradition et c'est, à notre sens, la moins satisfaisante qui soit. Trois solutions sont possibles : ou l'on garde le texte de *P, Vita*, ou l'on corrige, soit en rétablissant *Vica*, soit par analogie avec *Potua potui*, ce qui donne *Victua uictui* (F. Ursinus). *Victa*, en revanche, cumule tous les inconvénients : la forme n'est pas attestée, ce qui est aussi le cas de *Victua* ; mais, à la différence de *Victua*, elle n'est même pas refaite d'une manière satisfaisante sur *uictus*. *Victua* est moins arbitraire et plus logique (ou analogique). Mais nous nous demandons, au terme d'un débat qui garde les traces de la confusion d'esprit à laquelle les anciens eux-mêmes n'ont pas échappé, si l'on ne peut pas conserver le texte *Vita*, quand bien même il nous choque auprès de *Potua* : Arnobe ne partage pas nécessairement notre goût de la symétrie.

Avec *Laverna, deam furum* (3, 26, 1), nous restons dans l'hypothèse. La «déesse des voleurs» vient-elle aussi de Varron ? On peut le conjecturer (Card. XIV m), lui qui, en *LL* 5, 163, nomme la *porta Lauernalis*, mais aucun parallèle, tiré de Tertullien ou d'Augustin, ne permet, selon la méthode que nous avons jusqu'ici appliquée, de le démontrer.

Nous quittons maintenant les *di certi* du livre XIV pour aborder, au livre XVI des *Antiquités*, les *di selecti*. Arnobe commence, en 3, 29, 3, par Janus : *incipiamus ergo sollemniter ab Iano*, «selon l'usage», puisque c'est par lui que la liturgie romaine commence les invocations, quelle que soit la divinité à laquelle on sacrifie. Varron lui-même, en bon liturgiste, s'y conforme, quand il énumère *Ianum, Iouem, Saturnum*³¹, etc., ordre d'exposition dont a pu s'inspirer Arnobe, qui traite de Janus et Saturne, les dieux initiaux, puis des membres de la triade capitoline, Jupiter, Junon, Minerve³². Janus, avec son iconographie énigmatique, ses multiples épiclèses, est un sujet classique des exégètes romains, sur lequel Ovide, Macrobe, eux aussi, se sont interrogés³³. Arnobe eût pu, à la suite d'Ovide dans le brillant morceau qui ouvre les *Fastes*, identifier Janus au Chaos primordial. Il a préféré une ou d'autres sources et nous laisse le choix entre trois définitions : *quem quidam ex uobis mundum, annum alii, solem esse prodidere nonnulli*.

Des trois explications, le monde, l'année, le soleil, la première vient de Varron, cité par Augustin : *Ianus igitur, a quo sumpsit exordium, quaero*

31. AUG. *ciu.* 7, 2, p. 274 D = Card. 229 (liste des vingt *di selecti*).

32. Que Varron tient pour *antiquissimos deos* (TERT. *nat.* 2, 12, 5 = Card. 207).

33. *Fast.* 1, 63-288 ; *Sat.* 1, 9 ; ainsi que AUG. *ciu.* 7, 7-9, évidemment d'après Varron.

*quisnam sit ; responderetur : mundus est*³⁴. La deuxième définition, *annum*, est déjà plus délicate. Les commentateurs modernes n'allèguent que les poètes³⁵, à la rigueur Servius (Orelli, Hildebrand). C'est de lui que nous viendra la lumière, mais par des voies indirectes. Janus est un dieu tantôt *bifrons*, tantôt *quadrifrons*. S'il a deux visages, c'est comme dieu du jour, à son lever et à son coucher ; quatre, c'est par référence aux quatre saisons de l'année, à laquelle il préside³⁶, à moins que ce ne soit aux quatre points cardinaux³⁷, ou, sera-t-on tenté d'ajouter, aux quatre éléments³⁸. Car la notice de Servius doit être confrontée aux fragments d'Augustin, bien que B. Cardauns n'ait pas fait le rapprochement. Les deux textes se recourent partiellement, ce qui permet de faire remonter à Varron la totalité du développement ainsi recomposé et de lui attribuer aussi la définition de Janus comme dieu de l'année.

L'origine de la troisième définition est encore plus incertaine, car l'enjeu théologique en est infiniment plus grave. Janus est le soleil : on s'attend à ce qu'il y ait un saut chronologique entre les trois propositions et que la dernière émane d'un païen tardif, adepte de la théologie solaire, d'un croyant comme Macrobie et les convives des *Saturnales*, dont on peut effectivement rapprocher

34. Ciu. 7, 7, p. 282 D ; cf. Card. 230. Le sujet de *sumpsit* est Varron, nommé en 7, 6, p. 281 D *dicit ergo idem Varro*, pour son exposé liminaire sur la théologie naturelle. Même définition chez MACR. Sat. 1, 9, 11 *alii mundum id est caelum esse uoluerunt Ianumque ab eundo dictum, quod mundus semper eat*. Cf. J. PÉPIN, *Mythe et allégorie*, nouv. éd., Paris, 1976, p. 326-328.

35. ROSCHER, s.v., II, 1, col. 38 ; WISSOWA, RK², p. 109 et n. 5. Cf. LUCAN. 5, 6 *ducentem tempora Ianum* ; MART. 8, 2, 1 *fastorum genitor parensque Ianus* ; 10, 28, 1 *annorum nitidique sator pulcherrime mundi*.

36. SERV. Aen. 7, 607 *propter Ianum bifrontem* (celui de l'Argilète). *postea captis Faleriis, ciuitate Tusciae, inuentum est simulacrum Iani cum frontibus quattuor... Ianum sane apud aliquos bifrontem, apud aliquos quadrifrontem esse non mirum est : nam alii eum diei dominum uolunt, in quo ortus est et occasus... alii anni totius, quem in quattuor tempora constat esse diuisum. anni autem esse deum illa res probat, quod ab eo prima pars anni nominatur : nam ab Iano Ianuarius dictus est*.

37. AUG. ciu. 7, 8, p. 284 D *cum uero eum faciunt quadrifrontem et Ianum geminum appellant, ad quattuor mundi partes hoc interpretantur* (Card. 234)... *deinde si Ianus est mundus et mundus quattuor partibus constat... car, même si nomine Orientis et Occidentis totus solet mundus intellegi* (Card. 233), *numquid, cum duas partes alias nominamus Septentrionis et Austri, sicut illi quadrifrontem dicunt geminum Ianum...*

38. ISID. orig. 8, 11, 37 fait le tour de la question : *Ianum dicunt quasi mundi uel caeli uel mensuum ianuam : duas Iani facies faciunt, propter orientem et occidentem. Cum uero faciunt eum quadrifrontem et Ianum geminum appellant, ad quattuor mundi partes hoc referunt, uel ad quattuor elementa siue tempora. Sed dum hoc fingunt, monstrum, non deum faciunt*. La statue de Janus *quadrifrons* (quelle que soit son antiquité réelle) et l'interprétation qui en est donnée sont bien antérieures au Forum de Nerva. C'est une exégèse qui remonte à l'intense spéculation théologique de la fin de la République (Gavius Bassus, *Ianum bifrontem fingi ait... eundem quadrifrontem quasi uniuersa climata maiestate complexum*, et Messala, *aquae terraeque... ignis atque animae... quae uis caeli maxima duas uis dispares colligauit*, cités par MACR. Sat. 1, 9, 13-14). Cf. G. CAPDEVILLE, «Les épithètes culturelles de Janus», *MEFRA*, 85, 1973, p. 395-436 (sur la valeur de *quadrifrons*, p. 414-416).

le propos d'Arnobé. S'il a puisé à une source «moderne», le premier nom qui vient à l'esprit est celui de Porphyre, que les voix les plus autorisées désignent comme la source du discours de Prétextat³⁹ – Porphyre complété, il est vrai, par des additions latines, ce qui, dans le cas particulier de Janus, serait une solution plus satisfaisante. Examinons les parallèles que nous offre Macrobie. *Pronuntiauit Nigidius Apollinem Ianum esse Dianamque Ianam, adposita D littera* (Sw. 73)... *Ianum quidam solem demonstrari uolunt, et ideo geminum quasi utriusque ianae caelestis potentem, qui exoriens aperiat diem, occidens claudat* (Sat. 1, 9, 8-9)⁴⁰. C'est déjà le pontife Prétextat qui parle (cf. 1, 7, 36), même si son grand exposé de théologie solaire ne commence qu'en 1, 17. On y retrouvera, § 42, la même affirmation : *nos quoque Ianum patrem uocamus, solem sub hac appellatione uenerantes*, fondée sur le surnom d'Apollon Πατρῶος. La source doit aussi en être Nigidius qui, au témoignage de 1, 9, 6-7, recensait⁴¹ les épicleses d'Apollon, Θυραῖος, de même que *Ianum omnibus praeesse ianuis* (Sw. 73)⁴². Or, à l'époque de Nigidius, de Varron, de Cicéron, qui dit Apollon dit le Soleil⁴³ : identification reçue de tous les esprits éclairés, à plus forte raison d'un néopythagoricien. Il est donc possible d'imputer aussi la troisième définition, «Janus est le soleil», à Nigidius Figulus, adepte de la philosophie religieuse qui, la première, identifia Apollon et Hélios (bien distinct, à l'origine, du fils de Lété)⁴⁴ – Nigidius lu directement ?

À une connaissance de première main, on préférera l'hypothèse d'un intermédiaire, qui nous ramène à Varron. Tout un faisceau de présomptions accrédite la thèse que c'est chez Varron qu'Arnobé a pu lire *solem... nonnulli*. L'analyse, identique chez Macrobie et Augustin, ce dernier varronien avéré, d'un Janus qui embrasse l'orient et l'occident. Autre rapprochement, plus étrange encore : *Iana*, autre nom de *Diana* pour Nigidius, chez Macrobie, et dont le moins qu'on puisse dire est que c'est une figure rare de la religion

39. P. COURCELLE, F. ALTHEIM, J. FLAMANT, à qui nous renvoyons, *op. cit.*, p. 655-668, pour le détail de la démonstration.

40. Formulation très proche de celle de Lutatius (Catulus, pythagorisant, ou son affranchi Daphnis ? cf. P. MASTANDREA, *op. cit.*, p. 37, n. 90), ap. LYD. *mens.* 4, 2, p. 65 W. Pour la pensée de Nigidius, cf., outre l'éd. de SWOBODA, Vienne, 1889 (reprod. Amsterdam, 1964), A. DELLA CASA, *Nigidio Figulo*, Rome, 1962.

41. Dans son traité *De dis* (cf. ARN. 3, 40, 1), en dix-neuf ou vingt livres (SWOBODA, p. 24-30).

42. Il est également tentant de faire remonter à Nigidius l'assimilation posée par MACR., *Sat.* 1, 17, 64, entre l'Apollon Διθυμαῖος de Milet, *quod geminam speciem sui numinis...* et Janus (*geminus*).

43. LL 5, 68 *Sol... uel quod solus ita lucet... Luna... ut Solem Apollinem quidam Dianam uocant : Apollinis uocabulum Graecum, alterum Latinum* ; dont on retrouve la substance chez Cic. ND 2, 68 *Apollinis... quem solem esse uolunt, Dianam autem et lunam eandem esse putant, cum sol dictus sit uel quia solus...* ; 3, 51 et 54 ; étymologie latine qui rejoint l'étymologie grecque de Chrysippe, ἀ(privatif)-πολλῶν, ou bien ὅτι μόνος ἔστι καὶ οὐχὶ πολλοί, *nam et Latinitas eum, quia tantam claritudinem solus obtinuit, solem uocauit* (MACR. *Sat.* 1, 17, 7).

44. P. BOYANCÉ, «L'Apollon solaire», *Mélanges J. Carcopino*, Paris, 1966, p. 149-170.

romaine, est mentionnée par Varron lui-même, *RR* 1, 37, 3 *Ianam Lunam*⁴⁵, texte décisif, confirmé, de surcroît, par Tertullien, *nat.* 2, 15, 3 *arc<uum Ianam> patrem (et diua arquis est Iana)*, dans un passage malheureusement restitué, mais où le nom de Janus est certain, en raison de *Pater* (cf. *Macr. Sat.* 1, 9, 15). De même *cor.* 13, 9 *Ianum a ianua... etiam apud Graecos Thyr aeuum Apollinem*, deux textes varroniens (Card. 195, 200), dont le second rejoint le passage de Macrobie déjà cité.

Nous concluons donc à l'origine varronienne de la troisième définition, ce qui assure l'unité d'inspiration du passage, *mundum, annum, solem*, tous trois dérivés de l'auteur des *Antiquités*. Sans doute nos conclusions sont-elles d'inégale valeur. La première, qui s'appuie sur le témoignage direct d'Augustin, est certaine. La deuxième fait déjà appel à la conjecture. La troisième, encore plus friable, doit assembler une mosaïque de textes. Aussi bien le laconisme d'Arnobe, *solem nonnulli*, laisse-t-il peu de prise à l'exégèse : Macrobie, Augustin sont beaucoup plus diserts, et le lecteur moderne, s'il veut lire entre les lignes, ne peut éviter de recourir à la comparaison. Mais on entrevoit, dans les assimilations posées par Varron et, à travers lui, par Nigidius, Janus est le monde, Janus est le ciel – autre définition varronienne⁴⁶ –, il est aussi le soleil, un syncrétisme et, déjà, une théologie solaire qui préfigurent ceux de l'antiquité tardive. Aux noms de Janus, le *deorum deus* du chant des Saliens (Varr. *LL* 7, 27 ; *Macr. Sat.* 1, 9, 14), répondent les épiclèses d'Apollon qui, entre tous les dieux du polythéisme, offre aux pythagoriciens le visage le plus pur de la Divinité. Janus est le ciel, Jupiter aussi est le ciel, à qui Varron ramène tous les dieux, comme toutes les déesses à la terre⁴⁷. Comme celui de Macrobie et de Prétextat, le syncrétisme varronien (dualisme qui se recompose en hénouthéisme) n'est pas si éloigné du monothéisme⁴⁸.

Après Janus, Saturne, qui régna avec lui sur le Latium durant l'âge d'or, et dont le nom *quod χρόνος est habeatur* Κρόνος (3, 29, 5). Des trois explications entre lesquelles se partageaient les Romains, Arnobe s'en tient ici à l'étymologie stoïcienne⁴⁹, purement grecque, sans qu'on puisse dire si c'est à

45. = *Diana*, «Notre-Dame la Lune», traduit J. HEURGON, *Les Belles Lettres* ; cf. «Octauo Ianam Lunam», *REL*, 25, 1947, p. 236-249 ; et L. DESCHAMPS, «Iana et Arquis», *Kentron*, 3, 1987, p. 191-199.

46. AUG. *ciu.* 7, 28, p. 310 sq. D *de Iano, quem alii caelum, alii dixerunt esse mundum* = Card. 230 ; MACR. (*supra*, n. 34) ; LYD. *mens.* 4, 2, p. 64 sq. W οὐρανόν = Card. 201.

47. AUG. *ciu.* 7, 28, p. 311 D *caelo enim tribuit masculos deos, feminas terrae* (cf. Card. 263).

48. Cf. le logistoricus *Curio de cultu deorum* (éd. CARDAUNS, Würzburg, 1960), où Varron citait Valerius Soranus : *Iuppiter... / progenitor genetrisque, deum deus, unus et omnes* (AUG. *ciu.* 7, 9, p. 287 D = Card. I, II, p. 35 ; également 7, 23, p. 303 D = Card. 265 *una eademque terra habet geminam uim, et masculinam... et femininam* ; et SERV. *Aen.* 4, 638).

49. P. DECHARME, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs*, Paris, 1904, p. 308 ; J. PÉPIN, *op. cit.*, p. 88, 157, 328-335.

Cicéron ou à Varron qu'il l'a empruntée⁵⁰ : c'est une de ces étymologies si bien tombées dans le domaine public qu'on ne distingue plus leur marque d'origine⁵¹.

Pour la triade capitoline, la diversité des interprétations est plus considérable encore. En Jupiter, les uns reconnaissent le soleil, les autres l'éther⁵². Bien sûr, s'agissant de théologie solaire, c'est Macrobe qui, par le discours de Prétextat, *Sat.* 1, 23, 1-6, nous éclairera. Déjà Cornificius, grammairien stoïcien de la fin de la République, interprétait en ce sens Homère (*Il.* 1, 423-425)⁵³. Macrobe cite ensuite Platon : *intellectum nostrum in eandem sententiam ducunt etiam de Timaeo* (sic) *Platonis haec uerba* : ὁ μὲν δὴ μέγας ἡγεμῶν ἐν οὐρανῷ Ζεὺς ἐλαύνων πτηνὸν ἄρμα, suivi d'une armée de dieux et de démons, ordonnée en onze groupes ; μένει δὲ Ἑστία ἐν θεῶν οἴκῳ μόνη – texte que nous retrouverons à propos de Vesta (*Arn.* 3, 32, 2) et qui, en fait, est extrait du *Phèdre*, 246 e. Puis Macrobe en donne une traduction commentée, qu'on peut comparer à celle d'Arnobé : *solem uult sub appellatione Iouis intellegi, alato curru (= pinnatos)... uidetur cunctos deos ducatu praeire (= turba...)*.

Arnobé et Macrobe dérivent donc d'une source commune. Ont-ils, l'un et l'autre, lu personnellement le dialogue de Platon ? On en doutera. Ils ne connaissent vraisemblablement ce texte célèbre⁵⁴ qu'à travers un commentateur, ce qui explique l'erreur de référence commise par Macrobe, alléguant le *Timée* au lieu du *Phèdre*. C'est de ce commentateur que vient l'exégèse *solem*, commune à nos deux auteurs, et par lui surajoutée à l'original de Platon. Source grecque ? source latine ? Le texte y était cité en grec ; les versions latines d'Arnobé et de Macrobe, sensiblement différentes, ont été

50. CIC. *ND* 2, 64 *Saturnum autem eum esse uoluerunt qui cursum et conuersionem spatiorum ac temporum contineret. Qui deus Graece id ipsum nomen habet ; Κρόνος enim dicitur, qui est idem χρόνος, id est spatium temporis* (ARN. *spatiis... tempus... spatii*) ; *Saturnus autem est appellatus quod saturaretur annis* ; 3, 62 ; cité par LACT. *inst.* 1, 12, 9-10 *Ciceronis uerba... exponentis sententiam Stoicorum* ; APUL. *mund.* 370 ; TERT. *nat.* 2, 12, 17 ; SERV. *Aen.* 3, 104 ; MACR. *Sat.* 1, 8, 6-7 ; 1, 22, 8 ; AUG. *ciu.* 4, 10, p. 158 ; 7, 19, p. 298 D Varron *Chronon appellatum dicit, quod Graeco uocabulo significat temporis spatium = Card.* 246-247 ; ISID. *orig.* 8, 11, 30-31.

51. Sur les deux étymologies latines, *satur, -are* (Cic.), *satus* (Varr.), réinterprété en *satio* (le dieu des «semailles», entre autres ARN. 4, 9, 5), et le sens qu'il convient de lui donner (un dieu fondamental), Ch. GUITTARD, «L'étymologie varronienne de Saturne (Varr. *LL* 5, 64)», in J. COLLART (al.), *Varron, grammaire antique et stylistique latine*, Paris, 1978, p. 53-56.

52. ARN. 3, 30, 1 *nam quid de ipso dicemus Ioue, quem solem esse dictitauere sapientes, agitantes pinnatos currus turba consequente diuorum, aethera nonnulli... ? 2 Iam uero Iunonem... si aer illa est...*

53. *Iouis appellatione solem intellegi Cornificius scribit, cui unda Oceani uelut dapes ministrat* (FUNAIOLI, *GRF* frg. 6) – interprétation allégorique typiquement stoïcienne : cf., outre Posidonius et Cléanthe, *omnium autem physicorum adsertione constat calorem umore nutriri* ; et PLUT. *Is. et Osir.* 367 e.

54. Maintes fois cité, par ex. DION. HAL. *Dém.* 5, 7, 6 ; PLUT. *mor.* 722 d et 1102 e ; MAX. TYR. *diss.* 26, 7 b, p. 316 H ; ATHÉNAG. *suppl.* 23, 9 ; ORIG. *c. Cels.* 8, 4 ; TERT. *apol.* 24, 3, tous étrangers à l'exégèse solaire.

élaborées indépendamment l'une de l'autre. Ce qui incite à conclure que le commentateur est grec et, en accord avec P. Courcelle, F. Altheim, J. Flamant, oriente vers Porphyre⁵⁵. Si l'on cherche à préciser la source, elle peut être le *Περὶ θεῶν ὀνομάτων* (P. Courcelle), ou le traité du *Soleil* (F. Altheim), ou ces deux traités, plus le *Περὶ ἀγαλμάτων* (J. Flamant). Porphyre, auteur, par ailleurs, d'un commentaire du *Timée*, devait, dans ces ouvrages, citer les deux dialogues de Platon. Macrobe, qui ne traite de Platon que de seconde main, aura confondu des citations d'origine différente et attribué au *Timée* ce qui provenait en réalité du *Phèdre*.

L'analyse, en tout cas, est riche d'enseignements, qui touchent à la manière de composer de nos deux auteurs, aussi bien que, dans une visée plus ambitieuse, à l'histoire des idées. Macrobe, dans la même page, juxtapose Cornificius et Platon, lu à travers Porphyre : une source latine républicaine, une source grecque tardive. Arnobe passe de Varron à Porphyre avec la même aisance. On est loin des rigidités de la *Quellenforschung*, de l'image du compilateur asservi à sa source unique. Nos auteurs fondent, recomposent, marient leurs sources avec adresse, si bien qu'on ne distingue plus les sutures et les limites entre emprunts d'origine différente. La dette d'Arnobe à l'égard de Varron est considérable. Mais il est aussi tributaire de la pensée contemporaine et de ses «novations», et la proposition, que nous avançons, de reconnaître Porphyre parmi les sources de 3, 30, 1, rejoint la thèse de P. Courcelle, qui identifiait avec Porphyre les *uiri noui* attaqués par Arnobe dans le livre II⁵⁶. Quant au fond, il existe, dès la fin de la République, outre le syncrétisme «Ciel-Terre» de Varron, qu'on peut qualifier de dualiste, un syncrétisme solaire pythagoricien (Nigidius Figulus) et stoïcien (Cornificius), plus unificateur encore, qui, si l'on s'en tient aux affirmations rapides d'Arnobe, sans entrer dans les profondeurs de la théologie, est singulièrement proche de celui de Porphyre et des néoplatoniciens.

Les exégèses stoïciennes qui suivent, Jupiter est l'éther, Junon l'air (Ἦρα = ἀήρ)⁵⁷, nous ramènent sur un terrain plus classique : comme celle de Saturne-Cronos, elles sont communément partagées. Mais le retour à Varron, si tant est qu'Arnobe l'ait abandonné, est manifeste en 3, 30, 2, avec la liste des épiclèses de Junon, *nulla Fluuionia, nulla Pomana, nulla Ossipagina, nulla Februtis, Populonia, Cinxia, Caprotina* (Card. XIV m), que nous avons déjà vues pour partie, à propos de 3, 25. Varron avait établi des listes d'épiclèses de Jupiter et de Junon. Saint Augustin, qui transcrit la première (*ciu.* 7, 11, p. 288 D = Card. 237), fait allusion à la seconde (7, 24, p. 304 D), sans la citer. Mais nous

55. *Supra*, n. 39 ; sur Porphyre, cité par Macrobe, *infra*, n. 61.

56. «Les sages de Porphyre et les 'uiri noui' d'Arnobe», *REL*, 31, 1953, p. 257-271.

57. AUG. *ciu.* 4, 10, p. 157 D *Iouem, inquiunt, in aethere accipimus, in aere Iunonem* ; SERV. *Aen.* 1, 47 ; *georg.* 2, 325 = Card. 28 ; MACR. *Sat.* 3, 4, 8 ; SERV. DAN. *Aen.* 2, 296 = Card. 205. Mais également CIC. *ND* 1, 40 Chrysippe *disputat aethera esse eum quem homines Iouem appellarent* ; 2, 66 *aer autem, ut Stoici disputant, interiectus inter mare et caelum Iunonis nomine consecratur, quae est soror et coniunx Iouis, quod <ei> et similitudo aetheris et cum eo summa coniunctio*. Déjà PLAT. *Crat.* 404 c. Cf., *op. cit.*, P. DECHARME, p. 316 sq., 320, 322-324 ; J. PÉPIN, p. 161 sq., 165-167, 339, 344.

en avons un autre extrait chez Martianus Capella, dont la liste recoupe celle d'Arnobé pour quatre épicleses : *Fluonia*, *Februalis*, *Cinctia*, *Poplona*⁵⁸.

De Minerve, il est, comme pour Janus, proposé trois définitions : la Lune, le sommet de l'éther, la mémoire⁵⁹. Pour la première, Arnobé cite ses sources : (le pseudo-)Aristote et Granius. En fait, les trois viennent de Varron, comme le prouve le texte parallèle de Macrobe, *Sat.* 1, 18, 1 et 4 (sur Liber Pater) : *Aristoteles, qui Theologumena scripsit... et Varro et Granius Flaccus*⁶⁰. L'identification d'Athéna avec la Lune a été reprise par Porphyre⁶¹, mais elle lui est bien antérieure⁶². Les stoïciens ont fait d'elle l'éther⁶³, plus précisément, en vertu de l'interprétation allégorique, sa partie supérieure, puisqu'elle est née de la tête de Zeus, qui est l'éther. C'est la thèse de Varron, chez Augustin et Macrobe⁶⁴ ; de Cicéron, citant Diogène de Babylone (l'un des trois philosophes ambassadeurs à Rome en 155), qui lui-même suivait l'exemple de Chrysippe⁶⁵. La dernière explication, purement romaine et qui propose un «à peu près» phonétique, vient elle aussi de Varron⁶⁶. C'est, même si elle ne résout pas tous les problèmes linguistiques, celle qu'ont généralement retenue les modernes : le nom de *Menerua* (forme ancienne) se rattache à la racine

58. 2, 149 (*supra*, n. 22). *Fluonia* est citée par TERT. *nat.* 2, 11, 3 = Card. 94. *Pomana* reste un mystère : Arnobé est seul à la nommer ; *Ossipagina* également, mais il s'explique sur elle en 4, 7, 6 et 8, 1 : c'est la divinité spéciale *quae durat et solidat infantibus paruis ossa* (Card. XIV m). *Caprotina* est le seul de ces surnoms qui ait accédé à la célébrité, en raison des Nones Caprotines. Sur leurs fonctions respectives, cf. notre commentaire.

59. ARN. 3, 31, 1 *Aristoteles, ut Granius memorat... Mineruam esse Lunam... explicat... Eandem hanc alii aetherium uerticem et summitatis ipsius esse summam dixerunt, memoriam nonnulli, unde ipsum nomen Minerua quasi quaedam Meminerua formatum est.*

60. Antiquaire contemporain de Varron et de César, à qui il dédia un traité *De indigitamentis* (CENS. 3, 2), d'où provient sans doute la référence ; cf. *infra*, ARN. 3, 38, 3.

61. EUS. *praep. eu.* 3, 11, 31 = J. BIDEZ, *Vie de Porphyre*, Gand, 1913, p. 14* ; cf. MACR. *Sat.* 1, 17, 70 *Porphyrius testatur Mineruam... haec dea Iouis capite prognata memoratur, id est de summa aetheris parte edita.*

62. Istros (III^e siècle av. J.-C.), in JACOBY *FGH* 334 F 24 ; PLUT. *fac. lun.* 922 a, 938 b (Phérécyde ? DIELS-KRANZ, frg. B 13 a ; *FGH* 333 F 5).

63. *Op. cit.*, P. DECHARME, p. 324 sq. (CORNUTUS, 20, p. 36 Lang : Ἀθηναία = αἰθεροναία, «celle qui habite dans l'éther») ; J. PÉPIN, p. 337, n. 137 (Diogène de Babylone).

64. *Ciu.* 4, 10, p. 158 D *aetheris partem superiorem Mineruam tenere dicunt et hac occasione fingere poetas quod de Iouis capite nata sit* = Card. 278 ; 7, 16, p. 294 sq. D *Mineruam etiam, quia eam humanis artibus praeosuerunt... eandem uel summum aethera uel etiam lunam esse dixerunt... Minerua summus aether et Minerua itidem luna* = Card. 277 ; *Sat.* 3, 4, 7-8 (cité *infra*, n. 115) = Card. 205. Cf. SERV. *Aen.* 4, 201.

65. ND 1, 41 *quem... consequens, in eo libro qui inscribitur De Minerua, partum Iouis ortumque uirginis ad physiologiam traducens deiungit a fabula.*

66. AUG. *ciu.* 7, 3, p. 277 D *Mineruae... puerorum memoriam tribuerunt* = Card. 135 ; cf. FEST. PAUL. 109, 27 *Minerua dicta, quod bene moneat ; hanc enim pagani pro sapientia ponebant ; Cornificius uero, quod... minitans armis* (et 222, 23 le chant des Saliens *promeneruat... pro monet*).

**men-* (celle de *mens*, *memini*)⁶⁷, comme il convient à une déesse qui préside aux diverses activités de l'esprit, y compris aux arts et aux techniques.

Neptune, à qui elle disputa la domination de l'Attique, *quod aqua nubat terram, appellatus est... Neptunus* (3, 31, 3) : autre étymologie varronienne, puisque *Neptunus, quod mare terras obnubit ut nubes caelum, ab nuptu, id est opertione, ut antiqui, a quo nuptiae, nuptus dictus* (LL 5, 72 = Card. XVI a)⁶⁸. Mercure est le dieu de la parole, double latin de l'Hermès Λόγιος : *Mercurius etiam quasi quidam Medicurrius* (cf. *Minerua Meminerua*) *dictus est, et quod inter loquentes duo media currat et reciprocetur oratio...* (3, 32, 1). C'est, fondamentalement, la conception de Varron, dont l'étymologie latine est calquée sur une étymologie grecque, celle de Platon, dans le *Cratyle* (407 e - 408 b), qu'Arnobe n'a pas reproduite : *Mercurius quasi medius currens dicitur appellatus, quod sermo currat inter homines medius ; ideo Ἑρμῆς Graece, quod sermo uel interpretatio... ἑρμηνεία dicitur ; ideo et mercibus praeesse, quia inter uedentes et ementes sermo fit medius... si ergo Mercurius ipse sermo est*⁶⁹ – définition du Médiateur qui, d'Apulée à Isidore⁷⁰, a connu une grande fortune.

La Terre est Cybèle, ou Cérès, ou Vesta : *Terram quidam e uobis, quod cunctis sufficiat animantibus uictum, Matrem esse dixerunt Magnam, eandem hanc alii, quod salutarium seminum frugem gerat, Cererem esse pronuntiant, nonnulli autem Vestam, quod in mundo stet sola* (3, 32, 2). C'est que, pour le syncrétisme varronien, la Terre est une, *una terra*, mais désignée sous une foule de noms et d'appellations : *adiungit et dicit* (Varron), *Tellurem matrem et nominibus pluribus et cognominibus... Matrem, quod plurima pariat ; Magnam, quod cibum* (Arn. *uictum*) *pariat... Vestam, quod uestiatur herbis, sic alias deas* (Aug. *ciu.* 7, 24, p. 303-305 D = Card. 267-268). Cérès, elle aussi, est la Terre ; elle est identifiée à la Magna Mater et à Vesta : *Cererem praeponunt seminiibus... Matrem Magnam Cererem uolunt, quam nihil aliud dicunt esse quam terram* (Aug. *ciu.* 7, 16, p. 294 D = Card. 270). L'étymologie *Ceres gerere*, qu'adopte Varron, fait autorité depuis Ennius : *Terra... ut ait Ennius, quae «quod gerit fruges, Ceres» ; antiquis enim quod nunc G C* (LL 5, 64)⁷¹.

67. Cf. J.-L. GIRARD, «Les origines du culte de Minerve», *REL*, 48, 1970, p. 469-472.

68. Étymologie différente chez Cic. *ND* 2, 66 ; 3, 62 *Neptunus a nando*.

69. AUG. *ciu.* 7, 14, p. 291 sq. D = Card. 250. Cf., *op. cit.*, P. DECHARME, p. 350-352 ; J. PÉPIN, p. 165 sq., 227, 345.

70. APUL. *met.* 6, 8, 1 (cf. C. MARANGONI, «Un 'Iusus' etimologico sul nome di Mercurio», *A&R*, 1985, p. 52-65) ; MACR. *Sat.* 1, 17, 5 *quae sermonis auctor est Mercurii nomen accepit... Ἑρμῆς ἀπὸ τοῦ ἑρμηνεύειν* ; 1, 19, 7-9 ; SERV. *Aen.* 4, 242 ; DAN. 2, 296 *Mercurium, sermonum deum* (passage d'origine varronienne, cf. *infra*, ARN. 3, 40, sur les Pénates) ; 8, 138 *quasi Medicurrium* ; ISID. *orig.* 8, 11, 45-49. Nous sommes foncièrement en désaccord avec la méthode de P. MASTANDREA, *op. cit.*, p. 48 sq., «probablement da Cornelio Labeone» et qui signale, n. 135, «ma così già Varro», sans chercher si la source n'a pas chance d'être Varron, que nous avons, plutôt que Labeo, que nous n'avons pas.

71. Cf. CIC. *ND* 2, 67 *mater autem est a gerendis frugibus Ceres tamquam geres* ; 3, 52 ; 3, 62 *Ceres a gerendo*. L'étymologie de SERV. et de PROB. *georg.* 1, 7 *Ceres a creando dicta*, celle

Beaucoup plus intéressant, par sa complexité, est le problème de Vesta. Que Vesta soit la terre (et non seulement le feu du foyer), la terre où brûle le feu perpétuel de l'univers, l'idée ne prête pas à discussion. Les anciens s'accordent sur la théologie, stoïcienne : c'est celle de Varron, d'Ovide, de bien d'autres⁷². Mais l'étymologie reste disputée : origine grecque⁷³, ou *Vesta* = *uestire*⁷⁴ ou *ui stare*, qui est en même temps un calque du grec, Ἑστία ἑστάναι⁷⁵. La deuxième étymologie est due à Varron. Mais il semble qu'il ait aussi proposé la troisième⁷⁶. La source d'Arnobe est-elle Ovide, ou Varron (ce qui paraît plus vraisemblable, compte tenu de ce qui précède) ? La source d'Ovide est-elle Varron, Verrius Flaccus⁷⁷, ou les deux ? Mais revenons à son étymologie. Si on la compare à celle d'Ovide, elle apparaît incomplète : *ui stare*, pour le poète ; *stet* chez Arnobe, qui néglige l'ablatif et ne rend pas compte de la première syllabe. A-t-il considéré, dans le système d'à peu près étymologiques qui est celui des anciens, que l'explication suffisait : *Vesta stare* ? La réponse est ailleurs. L'explication d'Arnobe traduit, à la lumière soit de Varron, soit, à défaut, d'Ovide, la phrase du *Phèdre*, 246 e, que nous avons déjà citée à propos de Jupiter (3, 30, 1) : μένει δὲ Ἑστία... μόνη = *stet sola*⁷⁸. Arnobe a gardé

qu'adoptent les modernes ; ISID. *orig.* 8, 11, 59 *Cererem, id est terram, a creandis frugibus adserunt dictam, appellantes eam nominibus plurimis*, doit venir de Verrius Flaccus : FEST. PAUL. 109, 7 *Cerus manus intellegitur creator bonus* ; cf. H. LE BONNIEC, *Le culte de Cérès à Rome*, Paris, 1958, p. 22-24 (racine *ker-, cf. *creare, crescere*).

72. Ov. *fast.* 6, 267 *Vesta eadem est et terra* ; 460 où il conclut *et Tellus Vestaque numen idem* ; AUG. *ciu.* 4, 10, p. 159 D *eandem terram Cererem, eandem etiam Vestam uolunt* ; 7, 16, p. 294 D, qui relève la contradiction : *Vestam... dearum maximam putauerunt, quod ipsa sit terra, quamuis ignem mundi leuiorem* = Card. 281 ; DION. HAL. 2, 66, 3. Cf. P. DECHARME, *op. cit.*, p. 342 sq.

73. Cic. *ND* 2, 67 *a Graecis (ea est enim quae ab illis Ἑστία dicitur)* ; *leg.* 2, 29.

74. AUG. *ciu.* 7, 24, p. 304 sq. D, cité ci-dessus. «Dossier» complet chez SERV. *Aen.* 1, 292 *Vesta autem dicta uel ἀπὸ τῆς ἑστίας... uel quod uariis uestita sit rebus ; ipsa enim esse dicitur terra, quam ignem habere non dubium est, ut ex Aetna Vulcanoque datur intellegi* ; ISID. *orig.* 8, 11, 61 *Vestam, quod herbis uel uariis uestita sit rebus, uel a ui sua stando ; eandem et Tellurem et Matrem magnam fingunt et 67 eandem Vestam et ignem esse perhibent, quia terram ignem habere non dubium est*.

75. Ov. *fast.* 6, 299 sq. *stat ui terra sua : ui stando Vesta uocatur, / causaque par Grai nominis esse potest* ; CORNUT. 28, p. 52 *Lang δὲ τὸ ἑστάναι* ; LYD. *mens.* 4, 94, p. 138 W.

76. Bien que B. Cardauns ne l'ait pas retenue. *Contra*, KROLL, «Arnobiusstudien», p. 69, d'après AGAHD, p. 219, 64 a ; cf. le commentaire de BÖMER aux *Fastes*, II, p. 357 sq. La pluralité des interprétations est chez lui fréquente (CARDAUNS, p. 232 et 241). L'hypothèse peut s'appuyer sur SERV. DAN. *Aen.* 2, 296 *quod ui sua stet, inde Vestam*. La suite de la notice, sur les Pénates (Vesta en fait-elle partie ? cf. MACR. *Sat.* 3, 4, 7-8 et 11), est varronienne, Card. 205 : de là à penser que le début l'est également.

77. Lui-même tributaire de VARR. *LL* 7, 17 *terra mundi media... ut pila terrae* ; *Men.* 516 ; FEST. 320, 12 ; 321, 4 *rotundam faciebant aedem Vestae ad pilae similitudinem, quod eandem credebant terram esse* ; Ov. *fast.* 6, 269 *terra pilae similis*.

78. Plus littéralement, MACR. *Sat.* 1, 23, 8 *significat quia haec sola, quam terram esse accipimus, manet immobilis intra domum deorum*.

par-devers lui le texte de Porphyre-Platon qu'il venait d'utiliser, quelques pages plus haut, et qu'il contamine – bel exemple de composition syncrétiste – avec Varron, sa source principale, directe ou indirecte.

L'autre divinité du feu, Vulcain, est dans une situation comparable : une définition assurée, mais une étymologie contestée. *Vulcanum, quem esse omnes ignem pari uocum pronuntiat ad sensu* (3, 33, 1) : c'est la définition des philosophes⁷⁹, depuis longtemps tombée dans le domaine public⁸⁰. Mais Arnobe ne propose pas d'étymologie. Est-ce parce que, pas plus que nous, il n'était convaincu par celle de Varron⁸¹ et, comme Cicéron, renonçait à expliquer le nom du dieu⁸² ? Quant à son épouse : *quod ad cunctos ueniat Venerem* (3, 33, 1). Cette fois, les données sont plus claires. Arnobe écarte la solution de Varron, qui n'est pas meilleure que la précédente⁸³, et se range à l'étymologie de Cicéron⁸⁴, ce qui confirme notre interprétation du sort réservé à Vulcain. Arnobe n'est pas l'esclave soumis d'une source unique. Il critique ses sources, il les compare, les juge et les choisit : quand Varron lui paraît douteux, peu satisfaisant, il s'en détourne et lui préfère Cicéron, qui a été son auteur de chevet pour toute la première partie du livre III et auquel il lui arrive de faire retour, en toute connaissance de cause.

Pour Proserpine, *et quod sata in lucem proserpant, cognominatam esse Proserpinam* (toujours 3, 33, 1), c'est Varron, de nouveau, qui l'emporte⁸⁵ : *a proserpendo Proserpina dicta esset* (Aug. *ciu.* 7, 20, p. 298 D = Card. 271) ; *Proserpinam, quod ex ea proserpant fruges* (7, 24, p. 304 D = Card. 268) ; en

79. CHRYSIPPE, ap. PHILODÈME *de piet.* 12, p. 79 Gomperz Ἡφαιστον δὲ πᾶρ εἶναι ; cf., *op. cit.*, P. DECHARME, p. 326-328 ; J. PÉPIN, p. 98, 103 (Prodicos).

80. QUINT. 8, 6, 24 «*Vulcanum*» *pro igne uulgo audimus* ; SERV. *Aen.* 1, 171 *ut plerumque ponimus Vulcanum pro igni* ; AUG. *ciu.* 6, 1, p. 244 D *a Vulcano... ignem*.

81. AUG. *ciu.* 7, 16, p. 294 D *ignem mundi... uiolentiozem, qualis Vulcani est* = Card. 255 ; VARR. *LL* 5, 70 *ab ignis iam maiore ui ac uiolentia Volcanus dictus* = Card. XVI a.

82. *ND* 3, 62 *in multis enim nominibus haerebitis... quid Volcano ?* De qui provient l'autre étymologie, *Volcanus uolare ?* SERV. *Aen.* 8, 414 *ignis est, et dictus Vulcanus quasi Volicanus, quod per aera uolet ; ignis enim e nubibus nascitur... de aere praecipitatum in terras, quod omne fulmen de aere cadit... claudus autem dicitur, quia per naturam numquam rectus est ignis* ; et 454 : il est fils de Junon *quod fulmina de imo aere nascuntur* (cf. *infra*, ARN. 3, 40, 5), où l'on reconnaît les thèses stoïciennes ; reproduit par ISID. *orig.* 8, 11, 39-41. De Varron (cf. *LL* 5, 70, suite de la n. préc. : *ab eo quod ignis propter splendorem fulget, fulgor et fulmen et fulguritum*) ? Mais gardons-nous de ne prêter qu'aux riches.

83. AUG. *ciu.* 6, 9, p. 264 D *ab hoc... nuncupata, quod sine ui femina uirgo esse non desinat* = Card. 155 ; *LL* 5, 61-62 *uinctionis uis Venus* = Card. XVI a.

84. *ND* 2, 69 ; 3, 62 *Venus quia uenit ad omnia* (ARN. *cunctos*).

85. La suite des idées elle-même est varronienne : Proserpine est assimilée à Vénus, AUG. *ciu.* 6, 9, p. 263 D, en tant que *Liberam, quam etiam Venerem putant, quod et ipsam perhibeant semina emittere* ; 7, 2-3, p. 274 sq. *D Libera, quam et Venerem uolunt... quae Ceres seu Venus est* = Card. 93.

LL 5, 68, la Lune est Diane, elle est aussi *Proserpina, quod haec ut serpens modo in dexteram, modo in sinisteram partem late mouetur* (Card. XVI a)⁸⁶.

De Proserpine-Libera, l'apologiste passe tout naturellement à Liber, et retrouve les assimilations de la théologie solaire : *Liberum, Apollinem, Solem unum esse contenditis numen uocabulis amplificatum tribus* (3, 33, 2). Non pas celle du paganisme tardif et des néoplatoniciens, mais, comme nous l'avons déjà vu pour Janus, sa préfiguration pythagorico-stoïcienne. Qu'Apollon soit le Soleil est moins évident qu'il n'y paraît : imbus nous-mêmes de pythagorisme, nous oublions que le Soleil, originellement, est Hélios, et que c'est par les pythagoriciens, suivis par les stoïciens, Cléanthe le premier, qu'Apollon fut identifié au Soleil⁸⁷. Ce sont les mêmes stoïciens qui ont reconnu en Dionysos le Soleil : Cléanthe explique son nom par ἀπὸ τοῦ διανύσαι (celui qui «parcourt» le ciel), *quia cotidiano impetu ab oriente ad occasum diem noctemque faciendae caeli conficit cursum*⁸⁸. Quant aux sources précises d'Arnobé, nous retrouvons chez Macrobe les mêmes *auctores* que l'apologiste citait pour Minerve (3, 31, 1) : «Aristote», qui fondait l'identification des deux divinités, *Apollinem et Liberum patrem unum eundemque deum esse*, sur le fait que Dionysos, lui aussi, est un dieu oraculaire et qu'il est honoré sur le Parnasse ; *quod cum et Varro et Granius Flaccus adfirment* (Sat. 1, 18, 1-4). La source directe d'Arnobé est Varron qui, lui-même, se référait à Aristote et Granius, précurseurs du syncrétisme solaire⁸⁹. Il n'est nullement nécessaire de recourir à Labeo⁹⁰ et, chez Macrobe, la première partie de la démonstration – Aristote, Varron, Granius Flaccus – se suffit à elle-même⁹¹.

86. Cf. ISID. *orig.* 8, 11, 57 et 60 *Proserpinam, quod ex ea (terra) proserpian fruges*. C'est Cic. qui est dans le vrai : ND 2, 66 *Proserpinam, quod Graecorum nomen est...* Περσεφόνη.

87. *Op. cit.*, P. DECHARME, p. 328-330 ; J. PÉPIN, p. 128 sq., 155, 162 sq., 165 sq., 187, etc. ; P. Boyancé et les textes cités n. 43-44. Cf. CIC. ND 2, 68 ; 3, 51 ; AUG. *ciu.* 7, 16, p. 293 sq. D *Apollinem...* *tamen ut in aliqua parte mundi statuerent, ipsum etiam solem esse dixerunt, Dianamque germanam eius similiter lunam... Solem et Lunam, uel potius Apollinem et Dianam* = Card. 251, 276 ; VARR. LL 5, 68 = Card. XVI a – tous textes qui associent Apollon = le Soleil à Diane = la Lune, cf. ARN. 3, 34, 1.

88. MACR. *Sat.* 1, 18, 14. Essentiels pour notre propos sont les deux chapitres où il est démontré qu'Apollon (17) et Liber (18) sont le Soleil. Cf., *op. cit.*, P. DECHARME, p. 335-337 ; J. PÉPIN, p. 129, 419 sq. Encore LYD. *mens.* 4, 51, p. 106 W.

89. Les faits cités – ils sont tous grecs – viennent visiblement des *Theologumena* : Varron devait se borner à reproduire la notice et l'accord de Granius avec «Aristote». Il est plus difficile d'en apprécier le contenu doctrinal et le degré d'adhésion de nos deux Romains à la théologie solaire. Quant à «Aristote», V. ROSE, *Aristoteles pseudepigraphus*, Leipzig, 1863, p. 615-622 (frg. 4-5), veut y reconnaître le grammairien Aristoclès de Rhodes (WENTZEL, s.v., n° 18, RE, II, 1, col. 935-937) – précisément cité par Varron, LL 10, 75, comme partisan de l'analogie.

90. L'identification stoïcienne d'Apollon et de Dionysos – bien antérieure à Labeo – est expliquée par Plut. *E Delph.* 388 f - 389 d : Apollon, le dieu «unique» (*supra*, n. 43), est le feu qui, par l'ἐκπύρωσις, s'est assimilé toutes les substances ; quand il se démembré en air, eau, terre, pour former le monde, il est Dionysos Zagreus.

91. Elle s'achève au § 7, *Solem ac Liberum patrem eiusdem numinis habendum*, conclusion qui reprend l'introduction, toutes deux très proches, presque mot pour mot, de la formulation

La dernière assimilation syncrétiste concerne, après les dieux, les trois déesses qui sont leur exact pendant féminin : *non indocti apud uos uiri... Dianam, Cererem, Lunam caput esse unius dei triuiali germanitate pronuntiant* (3, 34, 1). Mais la question est plus délicate pour la «théologie lunaire» que pour la théologie solaire. Un précieux texte de Servius, *georg.* 1, 5, situe les deux sur le même plan : *stoici dicunt non esse nisi unum deum, et unam eandemque esse potestatem, quae pro ratione officiorum nostrorum uariis nominibus appellatur : unde eundem Solem, eundem Liberum, eundem Apollinem uocant ; item Lunam eandem Dianam, eandem Cererem, eandem Iunonem, eandem Proserpinam dicunt, secundum quos pro Sole et Luna Liberum et Cererem (Virgile) inuocauit*. Pour Diane, les faits sont simples et l'identification, à l'époque classique, est aussi générale que celle d'Apollon Hélios : pour Cicéron, pour Varron, qui nous importe au premier chef, elle va de soi⁹². Mais, pour Cérès, nous n'avons que les affirmations concordantes de Servius, Macrobe, Probus, qui commentent le même vers de Virgile (v. 7)⁹³, et nous souhaiterions les étayer sur d'autres témoignages. Porphyre assimile à la Lune non seulement Artémis, Athéna, Hécate, identifications ou ancienne (cf. notre analyse de Minerve, 3, 31, 1) ou bien connues, mais aussi Déméter et Coré, sa fille, c'est-à-dire son double⁹⁴. Servius a-t-il fait remonter abusivement aux «stoïciens» un syncrétisme qui est celui de son époque, et l'assimilation ne vaut-elle que pour une partie de sa liste ? Ou peut-on lui faire intégralement confiance ? Dans ce cas, Varron, si largement tributaire des exégèses stoïciennes, retrouverait toutes ses chances. Pour lui, non seulement Diane est la Lune, mais aussi, comme pour Servius, Junon et Proserpine⁹⁵, et, de surcroît, Vénus⁹⁶. Pourquoi pas aussi Cérès ? Faute de texte qui nous donne la réponse, nous devons nous contenter de le rêver.

d'Arnobe. La démonstration repart ensuite avec de nouvelles preuves, *argumentis liquidioribus*, tirées d'Orphée, de Labeo (P. MASTANDREA, *op. cit.*, p. 111 sq., 170-172), qui n'est expressément cité qu'aux § 19-21.

92. Textes cités *supra*, n. 43 et 87. Cf., *op. cit.*, P. DECHARME, p. 331 sq. ; J. PÉPIN, p. 165-167.

93. *Sat.* 1, 16, 44 ; 1, 18, 23 ; 1, 24, 3 *cum diceret «Liber et alma Ceres» pro sole ac luna* ; de même PROB. *georg.* 1, 5-7 *Lunam Cererem... Solem Liberum*.

94. Eus. *praep. eu.* 3, 11, 30-35 = p. 14*-16* Bidez.

95. *LL* 5, 68-69 *Luna... Dianam* (cf. n. 43)... *hinc Epicharmus Enni Proserpinam quoque appellat, quod solet esse sub terris ; dicta Proserpina, quod haec ut serpens... quae ideo quoque uidetur ab Latinis Iuno Lucina dicta uel quod est et terra ut physici dicunt, et lucet* = Card. XVI a. L'interprétation lunaire de Déméter nous paraît avoir un double fondement. Elle est la Terre : or la Lune est une terre (outre Varr., PLAT. *ap.* 26 d ; PLUT. *plac. phil.* 891 c : Anaxagore, Démocrite, Héraclite) ; et elle est indissociable de Perséphone, déesse lunaire dès les pythagoriciens (l'Epicharme d'Ennius est un pythagoricien ; et Pythagore appelait les planètes «chiens de Perséphone», c'est-à-dire de la Lune : CLÉM. *str.* 5, 8, 50, 1 ; PORPH. *V. P.* 41).

96. AUG. *ciu.* 7, 15, p. 292 D *eandem Venerem esse etiam Lunam uolunt* = Card. 279. On constatera que les huit déesses *selectae* de Varron (cf. n. 31) sont toutes la Terre / la Lune.

Que le système stoïcien ait préparé les esprits au syncrétisme, par l'assimilation des religions orientales, la constatation n'est pas neuve⁹⁷. Mais on peut la préciser sur un point capital : celui des idéologies solaires. La théologie solaire n'a pris toute son ampleur qu'avec l'antiquité tardive : le *Sol Inuictus* d'Aurélien est, depuis 274, le dieu suprême de l'empire ; le syncrétisme de Porphyre assimile au Soleil tous les dieux gréco-romains, mais aussi ceux de l'Orient, Adonis, Attis, Osiris, d'autres encore, pour en faire ses *uirtutes*. Mais ses origines philosophiques sont beaucoup plus lointaines : elles remontent aux pythagoriciens, continués par Platon et Aristote⁹⁸ et par les stoïciens, dans leur système d'étymologies et d'allégories. La théologie solaire réfutée par Arnobe assimile à l'astre-roi Janus (3, 29), Jupiter (30), Liber et Apollon (33). Il ne nomme aucune de ses sources, mais nous avons pu, grâce à Macrobe, y reconnaître Nigidius Figulus, puis Cornificius, ainsi que Platon, lu chez Porphyre, enfin le pseudo-Aristote et Granius Flaccus – le premier et les deux derniers cités par l'intermédiaire de Varron. Varron lui-même, adepte d'un syncrétisme Ciel-Terre, reconstituant son unité dans le sein d'un Dieu suprême qui transcende les formes humaines, ne semble pas avoir été touché par un syncrétisme solaire qui ne va pas, dans sa pensée, au-delà de l'identité Sol-Apollon⁹⁹. Mais Nigidius Figulus qui, en Janus, reconnaît Apollon, Granius Flaccus qui, si mal connu qu'il soit, pratique largement la «théocrasie»¹⁰⁰, Cornificius, grammairien stoïcien, sont les relais entre la science grecque et la science latine, entre le pythagorisme qui vénère en Apollon la Monade, le syncrétisme du Portique qui unifie Zeus, Apollon, Dionysos en un Dieu suprême, Feu, Soleil, Ether, Ame ignée du monde, et le syncrétisme mystique de l'antiquité tardive, qui s'agrège les divinités de l'Orient pour atteindre à l'universalité. Le syncrétisme n'est pas un raz de marée qui, soudainement, a submergé la religion des ancêtres : comme l'accueil des divinités orientales, depuis la venue de la *Magna Mater* en 204, c'est un mouvement continu qui, de longue date, a progressivement converti les fidèles des dieux, *certi* ou *incerti*, au culte de l'Un.

Dans la dernière partie du livre III, les chapitres 38 à 41 sont consacrés, après les Muses (37), à trois groupes de divinités romaines également énigmatiques : les *di Nouensiles*, les *di Penates*, les Lares. Fait nouveau, Arnobe y nomme ses sources, parmi lesquelles Varron est cité une fois au milieu, les deux autres, à la fin de la liste, ce qui, déjà, constitue un indice. Les

97. Cf. G. ROCCA-SERRA, «Les philosophes stoïciens et le syncrétisme», *Les syncrétismes dans les religions grecque et romaine* (Colloque de Strasbourg, 1971), Paris, 1973, p. 15-24.

98. P. BOYANCÉ, cité *supra*, n. 44, qui doit beaucoup à Macrobe ; et *Études sur le Songe de Scipion*, Limoges, 1936, p. 78-104. Pour Aristote, le soleil est le principe de la vie : «ce sont l'être humain et le soleil qui engendrent l'être humain» (*phys.* 2, 2, 194 b 13 ; *mét.* 11, 5, 1071 a 13, cité par Julien, *or.* 4, 131 c, 151 d) ; cf. P. CHUVIN, *Chronique des derniers païens*, Paris, 1990, p. 197.

99. *Supra*, n. 43 et 87 (*Solem Appollinem* : LL 5, 68 ; AUG. *ciu.* 7, 16, p. 293 sq. D).

100. CENS. 3, 2 *Genius* = *Lar* ; ARN. 3, 31, 1 *Minerua* = *Luna* ; 3, 38, 3 *Nouensiles* = *Musae* ; MACR. *Sat.* 1, 18, 4 *Liber* = *Apollo*. Cf. FUNAIOLI, s.v. «Granius», n° 12, RE, VII, 2, col. 1819 sq.

sources des chapitres 38-39 sont l'annaliste L. Calpurnius Piso, de nouveau Granius Flaccus, en accord avec Aelius Stilo, le maître de Varron, et Varron lui-même (Card. 213), qui interprètent *Nouensiles* par *nouem* et y voient un groupement de «neuf dieux». D'autres, Cornificius, Manilius, Cincius et, pour finir, d'anonymes *nonnulli*, se partagent entre cette étymologie et l'explication concurrente par *nouus*. Il y a peu à tirer de cette page pour la question qui nous occupe, tant le problème des *Nouensiles* est obscur – l'un des plus impénétrables de la religion romaine. Si l'on veut tenter de départager ce qui, dans le passage, est varronien et ce qui ne l'est pas, nous nous bornerons à trois remarques.

La définition de Pison, *deos esse credit nouem in Sabinis*, rejoint LL 5, 74 *Nouensides a Sabinis* : nouvelle preuve du sabinisme bien connu de Varron. La liste des *auctores* ici énumérés se scinde nettement en deux : Pison, Granius, Aelius (*GRF* 4, 3, 22), nommés avant Varron, et qui ont toute chance d'être cités à travers lui. Arnobe reproduit ici, dans l'ordre, l'exposé de Varron. Pour les trois auteurs qui suivent, la question est plus délicate. Manilius (*GRF* 2), sénateur de l'époque de Sulla¹⁰¹, peut être cité par Varron ; de même pour L. Cincius (*GRF* 22), son contemporain¹⁰². Pour Cornificius (*GRF* 8), dont la chronologie relative est mieux connue, il semble que ce soit impossible. Cornificius était l'auteur d'*Étymologies* où il citait, au livre III, il est vrai (Macr. *Sat.* 1, 9, 11 = *GRF* 2), le *De natura deorum* (2, 67), publié en 44. Il est lui-même souvent cité par Verrius Flaccus. Ses livres I et II étaient-ils antérieurs ? On ne s'aventurera pas dans des hypothèses invérifiables. Cornificius est postérieur au *De natura deorum*, lui-même postérieur aux *Antiquités divines*¹⁰³. Son nom provient donc d'un auteur autre que Varron (Verrius Flaccus ?) : Arnobe, cette fois encore, contamine ses sources. On ne saurait en dire davantage. De même pour notre dernière observation. L'addition d'Arnobe, en 3, 39, 1, *sunt praeterea nonnulli*, pour qui les *Nouensiles* sont des mortels divinisés (Hercule, Esculape, Liber : les exemples types de la liste «év'hémériste»), est corroborée par Servius Danielis¹⁰⁴. Mais les sources du deutéro-Servius demeurent elles-mêmes trop disputées pour qu'on puisse en dégager quelque conclusion. Dans le problème des *Nouensiles*, nous allons d'obscurité en obscurité, dans des ténèbres croissantes.

Le chapitre 40 traite des Pénates, sujet non moins controversé¹⁰⁵. Arnobe y énumère trois auteurs : Nigidius Figulus, Caesius, Varron – les deux premiers

101. L'une des sources de Plin. *NH* 10, 4.

102. Le grammairien et antiquaire L. Cincius, auteur d'ouvrages *De fastis*, *De uerbis priscis*, *Mystagogica*, l'une des sources de Liv. 7, 3, 5-7 (et non l'annaliste Cincius Alimentus, avec lequel il est souvent confondu) ; cf. J. HEURGON, «L. Cincius et la loi du 'clausus annalis'», *Studi E. Malcovati, Athenaeum*, 42, 1964, p. 432-437 ; et *BSAF*, 1965, p. 35 sq.

103. Dédiées *ad Caesarem pontificem*, en 47 ? (H. DAHLMANN, s.v. «Terentius», n° 84, *RE*, Suppl. VI, col. 1234).

104. *Aen.* 8, 187 *quidam ueteres deos nouensiles dicunt, quibus merita uirtutis dederint numinis dignitatem*.

105. Cf. A. DUBOURDIEU, *Les origines et le développement du culte des Pénates à Rome*, Rome, 1989, pour tous les problèmes complexes posés ci-dessous.

d'après Varron, vraisemblablement¹⁰⁶. A Nigidius sont attribuées successivement deux théories : les Pénates sont, dans la perspective de la légende troyenne, Neptune et Apollon, bâtisseurs des murs d'Ilion ; ou, «au livre seize», ce sont les Pénates étrusques¹⁰⁷. On a le sentiment d'une phrase bizarrement tronquée, où la référence, supprimée de la première citation, n'est maintenue que pour la seconde. Heureusement, nous sommes éclairés par Macrobe, *Sat.* 3, 4, 6-8, qui, lui aussi, nomme trois auteurs : *Nigidius enim De dis* (qui est donc la référence commune aux deux citations d'Arnobé) *libro nono decimo requirit num di Penates sint Troianorum Apollo et Neptunus, qui muros...* (Sw. 69). *Requirit num* : Nigidius devait être moins affirmatif que ne le suggère Arnobe, ce qui s'explique parfaitement si, dans un livre précédent, il avait donné une autre définition des mêmes dieux. *Cornelius quoque Labeo de dis Penatibus eadem existimat*, poursuit Macrobe. Phrase pour nous inquiétante, car elle donne quelque consistance au fantôme de Labeo. Ne saisisrait-on pas, enfin, une preuve irréfutable qu'il est bien la source d'Arnobé ? Mais non : Macrobe enchaîne *Varro Humanarum secundo Dardanium refert deos Penates...* Nous nous trouvons, en dernier recours, ramenés à Varron¹⁰⁸. Que Labeo soit la ou l'une des sources de Macrobe (sujet aussi épineux que le nôtre) n'implique pas nécessairement qu'il soit aussi celle d'Arnobé. La ressemblance des deux textes, dérivant d'une source commune, Varron (que Macrobe peut avoir lu directement – la question reste en suspens –, même s'il a eu aussi recours à Labeo) est indéniable. Leur divergence ne l'est pas moins : la thèse qu'examine Arnobe est double, troyenne et étrusque ; celle de Macrobe est exclusivement troyenne et ne fait paradoxalement, même pour Tarquin, nulle mention de l'*Etrusca disciplina*. Labeo n'est ici qu'une source adventice, dans un passage qui, pour lui comme pour Arnobe, provient essentiellement de Varron¹⁰⁹.

Nigidius et Caesius se réfèrent, dit Arnobe, à l'*Etrusca disciplina*, selon laquelle il y aurait quatre sortes de Pénates. Doctrine extrêmement obscure, car *Penates* doit être la traduction, en termes d'*interpretatio Romana*, d'un vocable étrusque de nous inconnu et les dieux ici évoqués peuvent n'avoir rien de commun avec les Pénates romains. Ce sont, pour Nigidius, des divinités collectives : *genera esse Penatum quattuor et esse Iouis ex his alios, alios Neptuni, inferorum tertios, mortalium hominum quartos* (Sw. 68) ; pour Caesius, des dieux individuels : *Fortunam arbitratur et Cererem, Genium*

106. Caesius, un inconnu, doit avoir été leur contemporain ; cf. W. KROLL, s.v., *RE*, Suppl. VI, col. 19.

107. 3, 40, 1-2 *Nigidius Penates deos Neptunum esse atque Apollinem prodidit... idem rursus in libro sexto exponit et decimo disciplinas Etruscas sequens... Caesius et ipse eas sequens...*

108. Malgré P. MASTANDREA, *op. cit.*, p. 112-116. Un raisonnement tel que «...Cornelio Labeone, come indica Arnobio col suo silenzio, più significativo che se avesse fatto espressamente quel nome», nous paraît éminemment spécieux.

109. Ajoutons, à l'actif de Varron, que le texte de Cassius Hemina (MACR. *Sat.* 3, 4, 9) est traduit dans le logistoricus *Curio de cultu deorum* (PROB. *ecl.* 6, 31, p. 344 Hagen).

*Iouialem ac Palem*¹¹⁰, *sed non illam feminam quam uulgaritas accipit, sed masculini nescio quem generis ministrum Iouis ac uilicum*. Deux précisions fort intéressantes. Ces quatre groupes de Pénates appartiennent au Ciel, à la Mer, aux Enfers ; les derniers sont les *di animales* dont Arnobe a traité en 2, 62, 2¹¹¹, peut-être le seul passage de son œuvre qu'on puisse faire remonter avec certitude à Labeo. Mais, ce qui est singulier, c'est qu'il avoue, de Nigidius, en 3, 40, 1 *inexplicabile nescio quid dicens* : il semble, si obscures sont les données transmises par les sources romaines, qu'il n'ait pas fait le rapprochement avec son propre texte du livre II, tant l'écart est considérable entre Nigidius-Varron et Labeo. Ce qui confirme que ce dernier, dans notre texte, n'est pas sa source¹¹². Caesius n'est pas moins important quand il nomme le Palès mâle, qui n'a d'autre rapport avec la déesse romaine homonyme que la fonction¹¹³. L'une et l'autre protègent les troupeaux, comme l'explique Servius, *georg.* 3, 1 *Pales autem, ut diximus, dea est pabuli : quam alii Vestam, alii Matrem deum uolunt* (ce syncrétisme ne serait-il pas varronien ?) ; *hanc Vergilius genere feminino appellat, alii, inter quos Varro, masculino, ut «hic Pales»* (Card. XIV d). C'est bien la preuve que Caesius est connu à travers Varron.

Venons-en à Varron lui-même. Arnobe en cite deux ou trois définitions (3, 40, 3-5). Les Pénates sont les dieux qui résident «à l'intérieur du ciel» : *Varro qui sunt introrsus atque in intimis penetralibus caeli deos esse censet*. Ce sont les *di Consentes* des Étrusques, qui conseillent Jupiter quand il lance sa foudre. Pour finir, *nec defuerunt qui scriberent Iouem, Iunonem ac Mineruam deos Penates existere... qui penitus nos regant ratione, calore ac spiritu*, anonymat qui recouvre toujours le seul Varron. Étymologiquement, cette dernière définition rejoint la première, avec la série *Penates penetralibus penitus*¹¹⁴. À elles trois, les définitions varroniennes sont puissamment syncrétistes et unifient les Pénates romains, étrusques et troyens. Car, comme nous l'apprend Macrobe dans le texte que nous annonçons ci-dessus, les Pénates sont les Grands Dieux de Samothrace, les Cabires, que Dardanos transporta de l'île

110. Cf. SERV. DAN. *Aen.* 1, 378 ; 2, 325, qui simplifie en supprimant l'obscur *Genius Iouialis* ; 3, 119.

111. *Etruria libris in Acheronticis pollicentur, certorum animalium sanguine numinibus certis dato diuinas animas fieri et ab legibus mortalitatis educi* ; cf. SERV. *Aen.* 3, 168 *ut deos penates quasi Troianos intellegas, et ad ritum referri, de quo dicit Labeo in libris qui appellantur de diis animalibus...*

112. A. DELLA CASA, *op. cit.*, p. 132, veut voir l'influence de Nigidius en Cic. *ND* 2, 62-68, dont elle reconstruit le texte à sa guise, en éliminant quantité d'autres divinités. Notons cependant les parallèles : § 62 *ut beneficiis excellentis uiros in caelum... tollerent* = les *Nouensiles* ? (ce rapprochement, que nous ajoutons, pourrait aider à identifier les *nonnulli* d'ARN. 3, 39, 1 ; cf. aussi notre n. 104) ; 64-65 Jupiter ; 66 Neptune, Dis Pater ; 68 les Pénates, Apollon.

113. G. DUMÉZIL, «Les deux Palès», *REL*, 40, 1962, p. 109-117, et *Idées romaines*, Paris, 1969, p. 273-287.

114. Cf. CIC. *ND* 2, 68 *di Penates, siue a penu ducto nomine (est enim omne quo uescuntur homines penus) siue ab eo quod penitus insident ; ex quo etiam penetrales...*

sainte à Troie et pour lesquels l'Étrusque Tarquin, fils du Grec Démarate et initié à leurs mystères, fonda le temple du Capitole¹¹⁵. L'identification des Pénates et de la triade capitoline avec les éléments, la correspondance entre le macrocosme et le microcosme, entre l'univers et l'homme, appartiennent à la théologie physique. Mais nous avons, outre ceux d'Arnoobe et de Macrobe, un troisième système d'équivalences, qui est celui d'Augustin¹¹⁶, et le problème est que les trois ne concordent pas. La nature de Jupiter est claire. Dans la théorie des quatre éléments, il est l'éther ; dans la physique des stoïciens et la théologie de Varron, biparties, fondées sur le couple Ciel-Terre, il est le Ciel¹¹⁷. De l'éther de feu, l'être humain reçoit la chaleur qui donne la vie¹¹⁸. Minerve, qui est le sommet de l'éther (Am. 3, 31, 1), est la raison, l'intellect, les idées. Reste Junon. Nous avons procédé par élimination : Arnoobe lui attribue donc le *spiritus* qui répond à son nom, Ἥρα = ἄήρ, nous l'avons vu. Mais, dans le système binaire de Varron, elle est aussi la Terre, Augustin (*terram*) et Macrobe (*imum aera cum terra*) en sont d'accord. Ce qui peut se traduire par le tableau suivant :

A.	<i>ratione</i>	M.	<i>rationem</i>	Minerve sommet de l'éther
	<i>calore</i>		<i>animi</i>	Jupiter éther ciel
	<i>spiritu</i>		<i>spiramus</i>	Junon air
			<i>corpus</i>	Junon terre.

115. Sat. 3, 4, 7-8 Varro *Humanarum secundo Dardanum refert deos Penates ex Samothrace in Phrygiam, et Aeneam ex Phrygia in Italiam detulisse ; qui sint autem di Penates in libro quidem memorato Varro non exprimit : sed qui diligentius eruunt ueritatem, Penates esse dixerunt per quos penitus spiramus, per quos habemus corpus, per quos rationem animi possidemus : esse autem medium aethera Iouem, Iunonem uero imum aera cum terra et Mineruam summum aetheris cacumen : et argumento... quod Tarquinius... = Card. 205.*

116. Ciu. 7, 28, p. 311 D in *simulacris aliud significare caelum, aliud terram, aliud exempla rerum, quas Plato appellat ideas ; caelum Iouem, terram Iunonem, ideas Mineruam uult intellegi* = Card. 206. Sur les difficultés de ce texte, J. PÉPIN, *op. cit.*, p. 347-351 ; P. BOYANCÉ, «Les implications philosophiques des recherches de Varron sur la religion romaine», *Atti...* (*supra*, n. 9), I, p. 145-153.

117. Les deux systèmes se rejoignent : *mundum diuidi in duas partes, caelum et terram ; et caelum bifariam, in aethera et aera ; terram uero in aquam et humum* (AUG. ciu. 7, 6, p. 282 D = Card. 226). C'est que *caelum, terra* ont un sens plus large que dans la théorie des éléments : *caeli dicuntur loca supera et ea deorum, terrae loca infera et ea hominum... caelum dicitur modis duobus* (LL 5, 16) ; ce sont les deux principes, actif et passif, des stoïciens : *caelum esse quod faciat, terram quae patiat, et ideo illi masculinam uim tribuit, huic femininam* (AUG. ciu. 7, 28, p. 311 D = Card. 263).

118. LL 5, 59-60 Zenon Citieus, *animalium semen ignis is qui anima ac mens ; qui caldor e Caelo, quod huic innumerabiles et immortales ignes... recte igitur Pacuius quod ait «animam aether adiugat»*. Cf. SERV. Aen. 1, 47 *physici Iouem aetherem, id est ignem... Iunonem uero aeram... Iouem autem a iuuando dixerunt ; nulla enim res sic fouet omnia, quemadmodum calor*.

La cohérence est sauve, mais non sans peine. Les systèmes les plus simples sont ceux d'Arnobé et d'Augustin. Leurs exposés sont aussi les plus succincts. Le plus difficile à interpréter est celui de Macrobe, qui joue sur deux registres, deux éléments, l'air et la terre. Faut-il y voir une collation de plusieurs textes varroniens, qu'il n'est pas toujours aisé de concilier : tels *in aere lunonem* (Aug. *ciu.* 4, 10, p. 157 D = Card. 28), mais aussi *et luno aer et luno terra* (7, 16, p. 294 D = Card. 272)¹¹⁹, dans les *Antiquités divines* ; tandis qu'en *LL* est privilégié le système binaire : en 5, 58, les dieux de Samothrace sont la Terre et le Ciel ; en 5, 59-60 et 65, Varron identifie les couples *Caelum et Terra*, *anima et corpus*, *Iupiter et Iuno* ? La difficulté, pour un Romain, est de passer de la bipartition des stoïciens, des *duo principia deorum*, qui sont le Ciel et la Terre (Aug. *ciu.* 7, 28, p. 310 D = Card. 63, 263), à la triade du Capitole, c'est-à-dire de la théologie physique à la théologie civile. Dans la théorie des éléments, Minerve est un corps étranger : une solution platonicienne, *ideas*, que Varron surajoute à la dyade stoïcienne, non sans quelque distorsion. Mais ne soyons pas plus varroniens que Varron lui-même.

Le nom des Lares viendrait, selon Arnobe, 3, 41, du grec *λαύρα* («rue» : *uicus*), étymologie dont l'auteur nous est inconnu (déjà Nigidius Figulus ?). Nigidius, *in diuersis scriptis*, sans doute connus par l'intermédiaire de Varron, puis Varron lui-même en ont donné plusieurs définitions. Pour le premier, ce sont les dieux protecteurs des maisons (le *Lar familiaris*) ; ou bien, dans leur interprétation grecque, ils sont assimilés aux Curètes ou aux Dactyles (Sw. 70). Pour Varron, ce sont les Mânes, *nunc esse illos Manes*¹²⁰ ; ou bien *nunc aeries rursus deos et heroas* ; ou encore les Larves : *nunc antiquorum sententias sequens Laruas esse dicit Lares, quasi quosdam genios effunctorum animas mortuorum* (Card. 209).

Les identifications qu'il propose sont de deux ordres : elles s'inscrivent soit dans le cadre de la religion traditionnelle (*antiquorum sententias*), soit dans celui de la théologie naturelle. Les Lares sont les âmes des morts, des ancêtres divinisés¹²¹. Mais quels morts ? Quelle est la différence entre la première et la troisième définition ? Le texte d'Arnobé, sa terminologie, *Manes*, *Laruas* et, si nous voulions être exhaustif, *Lemures*, sont loin d'être clairs¹²². L'articulation

119. Cf. SERV. *georg.* 2, 325 *interdum pro aere luno, pro aethere Iuppiter ponitur ; aliquotiens et pro aere et pro aethere Iuppiter, luno uero pro terra et aqua.*

120. D'où le nom de *Mania*, la *mater Larum*, poursuit Arn. ; cf. VARR. *LL* 9, 61 *uidemus enim Maniam matrem Larum dici.*

121. Définition qu'a reprise une partie de la critique moderne. Ou plutôt dieux protecteurs d'un terroir ; cf., s.v., R. SCHILLING, in Y. BONNEFOY, *Dictionnaire des mythologies*, Paris, 1981, II, p. 12 sq.

122. Cf. Y. LEHMANN, «Polythéisme et monothéisme chez Varron», *REL*, 58, 1980, p. 24-29. Varron ne s'est visiblement pas efforcé, comme le fera Apulée, d'ordonner les conceptions relatives aux âmes des morts. Celui-ci, *Socr.* 152-153, distingue les Lémures, terme ancien et générique ; les Lares, qui protègent leurs descendants ; les Larves, au contraire, tourmentent les vivants. Quand on ne sait pas de quelle sanction un mort est l'objet dans l'au-delà, on le nomme dieu Mâne. La classification est reprise par Aug. *ciu.* 9, 11, p. 382 D, sous le nom d'Apulée, ce qui prouve bien qu'elle n'est pas de Varron. En fait, Apulée avocat contredit,

en trois *nunc*, le *quasi* final, qui raccorde plus ou moins habilement les derniers termes au corps de la phrase, viennent sans doute d'Arnobé plus que de Varron : nous y verrions la mise en forme artificielle, par notre rhéteur, de textes de Varron dont Augustin semble donner une transcription plus fidèle.

Arnobé contamine ici deux développements de Varron sur les âmes. Ce dernier exposait, au début du livre XVI des *Antiquités*, que les quatre zones de l'univers, correspondant aux quatre éléments, sont toutes peuplées d'âmes, *in aethere et aere immortalium, in aqua et terra mortalium* ; celles de l'éther, astres et étoiles, sont les dieux célestes ; entre la lune et l'atmosphère terrestre, *aeris esse animas, sed eas animo, non oculis uideri et uocari her oas et lares et genios* (Aug. *ciu.* 7, 6, p. 282 D = Card. 226). Cette doctrine dérive-t-elle du stoïcisme, en particulier de Posidonius¹²³, ou plutôt de Xénocrate¹²⁴ et de l'Académie ? Nous retrouvons, littéralement, la séquence d'Arnobé : *heroas lares genios*. Le deuxième texte concerne les trois degrés de l'*anima*. Au premier, elle est principe de vie commun à tous les êtres, aux arbres et à notre corps qui se nourrissent et se développent. Au second degré, l'âme est sensible (nos cinq sens). Au troisième, elle est pensante, *animus, intelligentia*, et divine – le monde de Varron est placé sous le signe non du discontinu, mais de la continuité qui, d'une extrémité à l'autre, parcourt la chaîne des êtres – : si c'est l'âme du monde, c'est Dieu ; si c'est la nôtre, c'est le *Genius* (*ciu.* 7, 23, p. 301 D = Card. 227). Augustin (*hanc partem animae mundi dicit deum, in nobis autem genium uocari*) doit rester plus près de l'original varronien, tandis qu'Arnobé le recompose à sa manière : nous avons là la deuxième séquence, *genios animas*, avec le *quasi* qui, d'une manière si visible, assure la suture entre les deux développements, *genios* étant commun à l'un et à l'autre. Arnobé les a refondus d'une façon qui les rend peu intelligibles et qui brouille la clarté, peut-être artificielle, de la tripartition varronienne¹²⁵.

Ce travail personnel sur les textes s'accommode mal du recours à un intermédiaire et reflète beaucoup plus sûrement un contact direct avec l'original. Arnobé élabore ses sources, il ne se contente pas de les copier, ni de résumer, au second degré, le travail d'un compilateur qui l'a précédé. Il prend place dans une lignée d'apologistes qui, de Tertullien à Augustin, ont beaucoup utilisé Varron : quand il l'exploite, il ne le fait pas autrement qu'eux. Sans doute ne peut-on *démontrer* qu'il n'a pas utilisé Labeo, dont les écrits sont si

apol. 64, 1, Apulée philosophe, quand il menace son accusateur des Lémures, des Mânes, des Larves, tous indistinctement terrifiants.

123. Auteur d'un *Περὶ ἡρώων καὶ δαιμόνων* (MACR. *Sat.* 1, 23, 7). Chez Lucain, 9, 5-9, Pompée est héroïsé là où *aer / quodque patet terras inter lunaeque meatus, / semidei manes habitant* ; MART. *CAP.* 2, 155-156 et 160 (varronien : cf. TERT. *nat.* 2, 7, 1 = Card. 31) ; cf. F. CUMONT, *Lux perpetua*, Paris, 1949, p. 176-178.

124. Cité par CARDAUNS : ὁποσελήνους δαίμονας ἀοράτους (avec la bibliographie, p. 227) ; cf. J. PÉPIN, *op. cit.*, p. 317-321.

125. C'est ce que P. COURCELLE, *REL*, 31, 1953, p. 258 sq. et 271, nomme ses «fâcheuses méthodes de composition» : quand il réunit, par exemple, sous le même «vous» des adversaires en réalité bien distincts.

impalpables. Mais on peut réunir des vraisemblances en faveur de la thèse opposée. Quantitativement, le bilan est considérable. Si l'on compare l'étendue des emprunts que nous avons relevés à la minceur du corpus labéonien (dix-neuf fragments chez P. Mastandrea), la disproportion laisse rêveur, et le lecteur de bonne foi se demande si l'on n'a pas créé de toutes pièces un Labeo purement imaginaire. La première partie du livre III révèle une exploitation incessante du *De natura deorum*, lu directement. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour Varron dans la deuxième partie ? En matière d'étymologie et de systématisation du panthéon romain, il est l'autorité suprême, comme Cicéron l'est pour la critique de l'anthropomorphisme. Mais Varron n'est pas seulement une somme d'érudition. Arnobe ou du moins le païen qu'il était, il n'y a pas si longtemps, est avec lui en communauté de pensée. Arnobe, lecteur de Porphyre – et de bien d'autres –, qui baigne dans la religiosité syncrétiste des III^e-IV^e siècles, n'est pas dépaysé chez Varron. C'est ce qui, outre son savoir sans égal, a assuré son succès auprès des païens de l'antiquité tardive et des chrétiens : une doctrine séculaire, une science incomparable de la religion ancestrale et une appréhension du divin qui ne diffère pas tant de la leur. Même si sa philosophie est plus rationaliste et moins mystique que celle des néoplatoniciens, ses bipartitions et quadripartitions (stoïciennes), ses tripartitions (pythagoriciennes)¹²⁶ cherchent à atteindre l'unité du divin à travers la multiplicité de ses incarnations. Quant aux sources si diverses d'Arnobe, il convient de mettre l'accent, plus fortement encore qu'on ne l'a fait, sur deux de ses maîtres à penser, que nous retrouverons dans la suite de l'œuvre : Varron et Porphyre, deux figures emblématiques qui exercent sur l'*Aduersus nationes* leur patronage spirituel.

Jacqueline CHAMPEAUX

Université Rennes 2 - Haute Bretagne

6, avenue Gaston Berger

35043 RENNES Cedex

RÉSUMÉ : Les étymologies de noms divins proposés par Arnobe, 3, 23-41, sont dues, pour l'essentiel, à Varron (*Antiquités divines*), lu directement et non par l'intermédiaire de Cornelius Labeo, dont l'influence, au moins sur cette partie de l'œuvre, est à écarter totalement. Varron, néanmoins, n'est pas la source unique. Le recours à Cicéron, Ovide, Platon lu à travers Porphyre, sur qui on mettra particulièrement l'accent, montre qu'Arnobe n'est pas un compilateur, mais un écrivain qui recompose ses sources avec liberté. L'enquête éclaire également l'histoire du syncrétisme et de la théologie solaire et leurs débuts, à date beaucoup plus haute qu'on ne le dit généralement : leur origine remonte au pythagorisme et au stoïcisme ils sont présents dans la spéculation romaine dès la fin de la République et, de là, se développeront par un mouvement continu jusqu'à l'Antiquité tardive.

126. Cf. J. COLLART, *Varron, grammairien latin*, Paris, 1954, p. 36-39, 275-278.